

Zeitschrift: Annales fribourgeoises
Herausgeber: Société d'histoire du canton de Fribourg
Band: 77 (2015)

Buchbesprechung: Notes de lecture

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

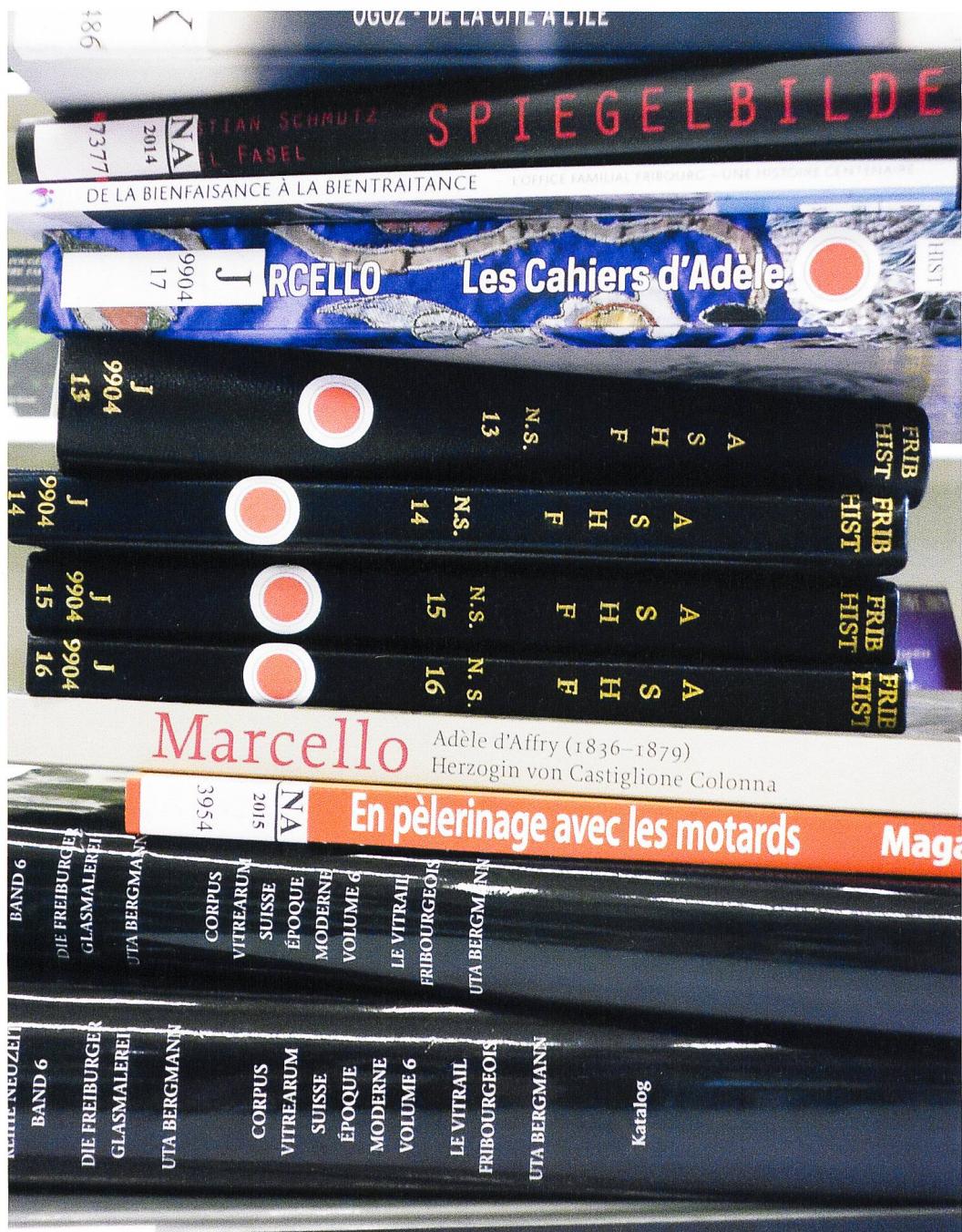
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

HISTORIOGRAPHIE

NOTES DE LECTURE

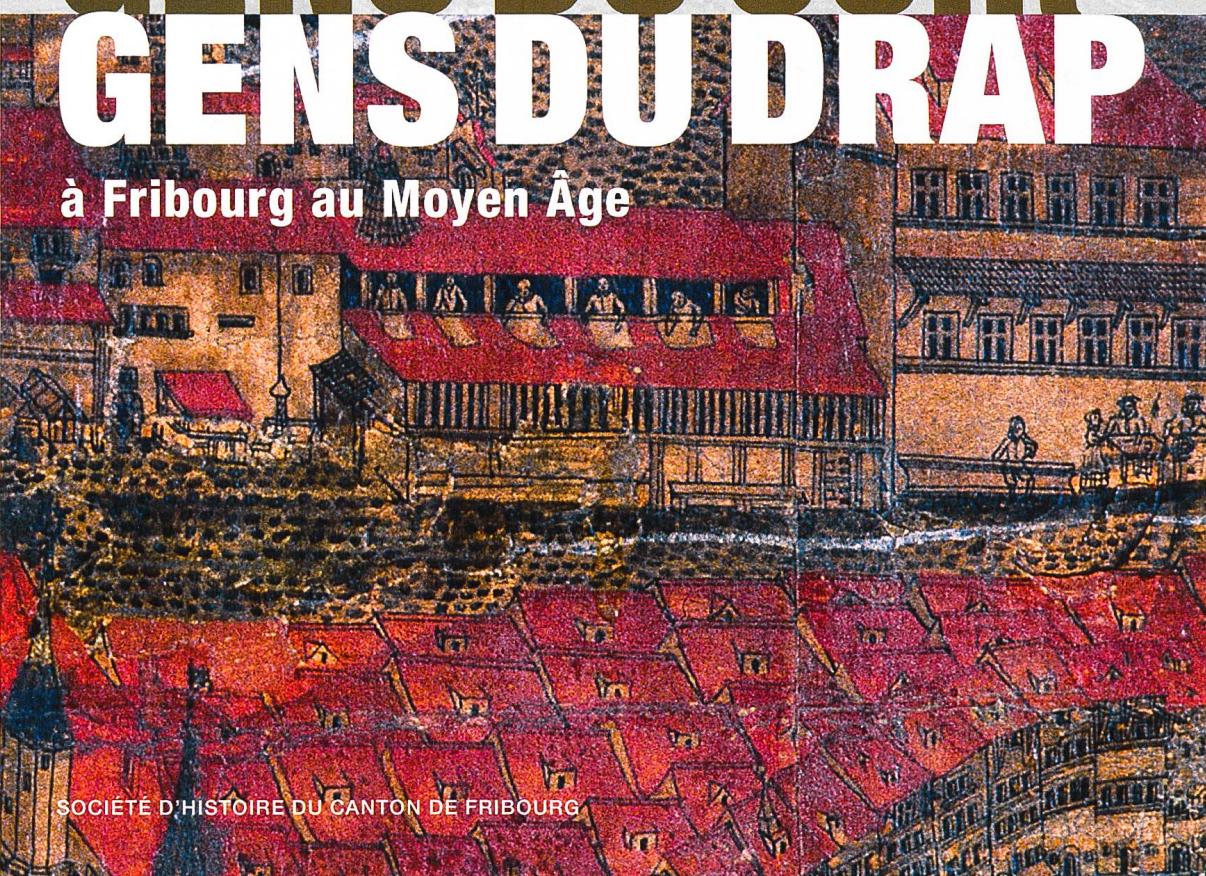




Kathrin Utz Tremp Hubertus von Gemmingen

GENS DU CUIR GENSDUDRAP

à Fribourg au Moyen Âge



SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU CANTON DE FRIBOURG

DU CUIR, DU DRAP ET DES GENS QUI LES TRAVAILLAIENT AU MOYEN AGE

Kathrin Utz Tremp, Hubertus von Gemmingen, *Gens du Cuir, Gens du Drap à Fribourg au Moyen Age*, traduit de l'allemand par Maria Portmann et Jean Steinauer, Fribourg 2013, 178 p.

Que ce soit la «Ruelle des Drapiers», la «Ruelle des Tisserands» ou même le restaurant «Les Tanneurs», la ville de Fribourg est encore de nos jours empreinte de traces du travail des personnes qui fabriquaient jadis le drap et le cuir. Une multitude de métiers était impliquée dans la création de ces deux matières au Moyen Age. Kathrin Utz Tremp et Hubertus von Gemmingen leur consacrent un ouvrage contenant une collection de sources. Ce livre est paru en lien avec l'exposition «Dress Code. Le vêtement dans les collections fribourgeoises» qui a eu lieu au Musée d'art et d'histoire de Fribourg du 8 novembre 2013 au 2 mars 2014, comme le rappelle Jean Steinauer dans son avant-propos.

La tannerie et le tissage contribuaient à la richesse de la ville de Fribourg au Moyen Age. L'ouvrage retrace toutes les étapes de leur fabrication. Les auteurs ont décidé de donner voix aux sources principales en version originale. Ces textes primaires ne sont toutefois pas faciles d'accès, c'est pourquoi les auteurs prennent le lecteur par la main en lui offrant non seulement une traduction en français moderne, mais également une mise en contexte. Le choix des sources se révèle tout à fait pertinent. En plaçant le vaste corpus des registres notariaux au centre de la réflexion, les auteurs présentent un éventail de contrats en latin (pour la plupart d'entre eux), en français ou en allemand. Des synthèses aident à connaître le cadre général et à mettre ces textes en lien. En plus de transcriptions d'après des sources manuscrites, les auteurs se fondent sur la publication de Hektor Ammann¹ qui comporte un choix des registres notariaux dès 1350. Cette édition est complétée par des textes de loi, publiés par Chantal Ammann-Doubliez.²

¹ AMMANN Hektor (éd.), *Mittelalterliche Wirtschaft im Alltag. Quellen zur Geschichte von Gewerbe, Industrie und Handel des 14. und 15. Jahrhunderts aus den Notariatsregistern von Freiburg im Üechtland*, Aarau 1942/1950/1954.

² AMMANN-DOUBLIEZ Chantal (éd.), *La «Première Collection des lois» de Fribourg en Nuithonie, Les Sources du droit suisse*, t. 6, Bâle 2009.

L'ouvrage se compose de quatre parties, dont les trois premières sont dues à Kathrin Utz Tremp. Le premier chapitre, «Des moutons et des moines», explique non seulement la fabrication du parchemin, mais mentionne également les disputes autour des territoires utilisés pour nourrir les bêtes, et illustre aussi la manière dont on se servait des animaux comme moyen de paiement.

Dans le deuxième chapitre intitulé «L'économie du cuir», l'auteur souligne qu'il était possible de faire fortune dans ce domaine. Un tableau récapitulatif rassemblant les contrats d'apprentissage et de travail conclus dans le domaine de la tannerie (entre 1413 et 1429) permet d'avoir une vue d'ensemble des différents contrats exécutés. La comparaison des conventions citées dans les sources semble tout à fait pertinente: ainsi, l'attention du lecteur est, par exemple, attirée sur les différentes modalités de paiement.

L'introduction du troisième chapitre – le plus long de l'ouvrage – sur «l'économie lanière» met en évidence la réputation de la production drapière de Fribourg qui était dépendante de l'export et réglementée de manière stricte par des ordonnances. Le déroulement des différentes étapes du travail sur le tissu reste toutefois quelque peu opaque pour le non-spécialiste qui se contenterait de lire ces textes de lois impliquant des tisserands, tondeurs de draps, foulons, teinturiers et d'autres métiers. Le recours aux registres notariaux complète la vision en reconstituant la chaîne de production, les dynamiques et les pratiques commerciales. Les sources choisies permettent au lecteur de suivre la vente de laine «du pays» et celle de l'étranger. En comparaison avec le domaine du cuir, les tisserands faisaient des contrats de travail de plus courte durée, ce qui peut être le signe d'une fluctuation plus importante au niveau du personnel engagé dans ce domaine. En examinant le nombre de contrats conclus dans le domaine du drap et celui du tissu entre 1356 et 1437, on constate qu'il y en avait autant chez les tisserands durant une année que chez les tanneurs pendant un siècle, un déséquilibre qui illustre l'importance relative des deux métiers à Fribourg au Moyen Age. Précisons toutefois que la durée des contrats dans le secteur du textile était généralement d'une année et qu'elle était plus longue dans le domaine du cuir. Dans le monde du tissu, il semble avoir été de coutume d'engager des spécialistes étrangers qui devaient mettre leur savoir exclusivement au service de leurs patrons et de leurs familles respectives. En outre, le lecteur apprend que les tisserands s'organisaient en corporations et à un niveau supra-régional. La vente des draps (en détail ou en gros) prend une place importante dans ce chapitre, puisqu'il est démontré que presque

chaque personne à Fribourg vendait ou revendait du drap comme activité principale ou secondaire. La foire de Genève occupait une place centrale dans l'export de la production drapière fribourgeoise. En 1464, le roi de France Louis XI interdisait à ses sujets de se rendre à la foire de Genève pour renforcer la position de celle de Lyon. C'est à partir de ce moment-là que le succès du drap de Fribourg décline.

Une dernière partie signée par Hubertus von Gemmingen sous le titre «Quelques pièces du puzzle urbain» introduit le lecteur à la ville de Fribourg au Moyen Age à travers le Livre des Bourgeois.³ On passe de quartier en quartier pour suivre certaines personnes rencontrées dans les sources présentées auparavant. Les tanneurs étaient non seulement domiciliés dans les quartiers de la Neuveville, des Planches et de l'Auge, généralement attribués à leurs métiers, mais aussi à d'autres endroits de la ville. En outre, des travailleurs dans le domaine du drap habitaient également dans des quartiers attribués ordinairement aux tanneurs. L'ouvrage se termine sur une question tout à fait pertinente: où sont donc les moutons sur le plan de Fribourg de Martin Martini de 1606? Si les métiers du tissu et du drap avaient tant d'importance pour la vie médiévale, l'absence de moutons sur la gravure peut s'expliquer uniquement par une exigence de la part des personnes d'influence qui ne voulaient pas représenter leur ville de manière aussi réaliste, voire peu soignée.

La mise à disposition de cet ouvrage auprès de différents publics, notamment des enseignants en histoire, semble un but tout à fait réussi. Il reste à espérer que cette publication attirera l'intérêt d'autres historiens sur les pistes pertinentes esquissées dans cette collection de sources, que ce soit pour des recherches ou pour l'enseignement de l'histoire locale.

Ramona Fritschi

³ Les deux premiers Livres des Bourgeois conservés aux Archives de l'Etat de Fribourg peuvent d'ailleurs être consultés en ligne sous: <http://www.e-codices.unifr.ch/fr/list/one/aef/LB1> et <http://www.e-codices.unifr.ch/fr/list/one/aef/LB2>.

Joseph Leisibach

LES ANTIPOnaires DE ST-NICOLAS À FRIBOURG

DIE ANTIPOnaire VON ST. NIKOLAUS IN FREIBURG



ANTIPHONAIRES. LES TRÉSORS MANUSCRITS DE SAINT-NICOLAS

Joseph Leisibach, *Les antiphonaires de St-Nicolas à Fribourg*, édité par le Chapitre St-Nicolas de Fribourg et les Archives de l'Etat de Fribourg - *Die Antiphonare von St. Nikolaus in Freiburg*, hg. von Kapitel St. Nikolaus Freiburg und Staatsarchiv Freiburg, coordination éditoriale - Verlegerische Gesamtleitung : Kathrin Utz-Tremp, Fribourg 2014, 104 p.

Les huit volumes de l'antiphonaire de St-Nicolas de Fribourg, créés très probablement entre 1509 et 1517, représentent un témoignage extraordinaire de la vie liturgique de la collégiale, mais offrent également des vues sur beaucoup d'autres aspects de la culture générale, de l'histoire des livres et de la civilisation fribourgeoise du Moyen Age tardif. Aucune autre église en Suisse ne dispose d'un trésor d'antiphonaires comparables et, en dehors de la Suisse non plus, on ne trouve guère de groupe de manuscrits équivalents. Dans un contexte scientifique, l'auteur de ce livre, Joseph Leisibach, bien connu comme historien fribourgeois avec des compétences larges en histoire générale, histoire de la liturgie et codicologie, a décrit ces manuscrits dans son catalogue des manuscrits liturgiques du canton de Fribourg (voir J. Leisibach, *Die liturgischen Handschriften des Kantons Freiburg [ohne Kantonsbibliothek]*, Fribourg, Editions universitaires, 1977, N°s 5–12, pp. 34–52), paru dans la collection «Spicilegium Friburgensis Subsidia», vol. 16 /«Iter Helveticum», vol. 2.

Le livre recensé ici, qui avait été publié en 2014 à l'occasion de l'exposition de l'antiphonaire à la cathédrale de Fribourg, poursuit un but différent: il veut présenter l'antiphonaire de St-Nicolas du début du XVI^e siècle à un public plus large sans connaissances spécifiques en liturgie, théologie et codicologie. Pour cette raison, le texte (de manière conséquente en français et en allemand; l'auteur a écrit en allemand; la traduction française est d'Angéline Rais) est adapté à des amateurs, qui s'intéressent néanmoins pour différentes raisons à ces manuscrits. Ainsi, l'auteur pré-

suppose-t-il peu de connaissances religieuses, mais offre une introduction sans aucune prétention scientifique pour ce qui concerne la définition d'un antiphonaire, le type de liturgie qu'il représente, son utilisation, etc. Malgré quelques simplifications inévitables, l'auteur a bien maîtrisé cet objectif. Il commence, de manière habile, avec la mesure du temps, l'interprétation et la structuration du temps par les chrétiens; il donne un bref aperçu de la concurrence entre les villes de Berne et de Fribourg qui peut avoir influencé la création des antiphonaires fribourgeois (les Bernois avaient créé une œuvre similaire à la fin du XV^e siècle), et cela avant la reconnaissance papale de l'église paroissiale comme collégiale (en 1512). Ensuite, il offre une description matérielle de l'antiphonaire et évoque aussi les deux scribes. Les illustrations assez riches jouent un rôle important; l'auteur explique leur signification et les différents décors (initiales, bordures, lombardes et cadelures). Vu l'intérêt plus général de la publication, le livre comprend 18 illustrations en pleine page, en plus d'un grand nombre de petites illustrations de détails qui montrent des initiales ou d'autres miniatures représentant soit des scènes de l'histoire du salut célébrée dans les fêtes de l'année liturgique, les saints inclus, soit des décors, fleurs, animaux (le plus souvent des lapins), etc.

La deuxième partie du livre (pp. 67–103) présente «Un parcours à travers l'année liturgique». L'auteur a choisi les fêtes principales de l'année liturgique ainsi que quelques fêtes majeures des saints; le livre donne chaque fois l'initiale de la fête, tandis que l'auteur explique l'illustration et donne de brèves informations sur la fête, son sens, son histoire, etc. Pour le choix des fêtes, il semble que les initiales aient été décisives. Conséquence d'une tendance de la théologie liturgique de l'époque, du patronage de Fribourg et de la collégiale à saint Nicolas (6 décembre), on ne s'étonne pas que les initiales de Noël et de la fête de la saint Nicolas soient les plus grandes. Il vaut la peine de mentionner que, malgré le fait que deux des manuscrits soient identiques en ce qui concerne les textes et la notation afin qu'ils puissent être utilisés ensemble dans la liturgie, les illustrations pour la même fête varient souvent.

Dans l'ensemble, il s'agit d'un beau livre qui est bien documenté dans les différents domaines concernés. Pour un lecteur qui n'est pas formé en science liturgique et ne vit pas au rythme de l'année liturgique de l'Église, une notice aurait été souhaitable précisant que certains des éléments de l'année liturgique et du calendrier présentés dans les volumes de l'antiphonaire ne sont plus actuels, mais ont été modifiés par la réforme liturgique

de l'Église catholique après le concile Vatican II (par exemple p. 75, la fin du temps de Noël; p. 76, pour le dimanche de la Septuagésime; ici le commentaire concernant le titre de ce jour ne me semble pas correct, et la traduction française le falsifie encore plus; p. 81, pour la délimitation du *Triduum sacrum*). La traduction du texte allemand est bien faite et fidèle, parfois avec de petites variantes, voire plus de précisions (par exemple p. 77, concernant l'errance d'Israël *pendant quarante ans après sa fuite d'Égypte*). Le livre a été rédigé avec un très grand soin; nous n'avons trouvé qu'une seule faute de frappe: p. 74 dans le texte allemand le mot «*Jahrhundert*». Il est à regretter que le livre ait été assez vite épuisé; une nouvelle édition serait souhaitable. On remercie volontiers le Chapitre de St-Nicolas, les Archives de l'État de Fribourg et, bien sûr, l'auteur d'avoir rendu plus accessible au grand public ces manuscrits liturgiques extraordinaires de St-Nicolas. Pour ceux qui souhaitent approfondir l'étude de l'antiphonaire, les huit volumes sont aussi consultables sur la banque de données e-codices: www.e-codices.unifr.ch/de/aef/CSN-III-3-1, ensuite III-3-2, etc.

Martin Klöckener

UTA BERGMANN

DIE FREIBURGER GLASMALEREI
DES 16. BIS 18. JAHRHUNDERTS

LE VITRAIL FRIBOURGEOIS
DU XVI^e AU XVIII^e SIÈCLE



Peter Lang

LE POUVOIR EN TRANSPARENCE

Uta Bergmann, *Die Freiburger Glasmalerei des 16. bis 18. Jahrhunderts - Le vitrail fribourgeois du XVI^e au XVIII^e siècle*, Corpus Vitrearum suisse, époque moderne, vol. 6, Commission du Corpus Vitrearum de l'Académie suisse des sciences humaines et sociales et Vitrocentre Romont (éds), 2 tomes, Berne 2014, 1069 pages.

À Fribourg, les autorités, le patriciat et la bourgeoisie ont laissé d'importantes traces matérielles durant l'Ancien Régime. Moyen privilégié d'autoreprésentation et signe de pouvoir, leurs différentes armoiries sont notamment apposées aux portes de la ville, sur divers châteaux forts leur appartenant, sur des pierres tombales, clés de voûtes ou encore tableaux. Aucun autre *medium* n'est toutefois aussi étroitement lié aux armoiries que le vitrail, surtout en Suisse. Paru en 2014 aux éditions Peter Lang, l'ouvrage sur le vitrail fribourgeois du XVI^e au XVIII^e siècle montre l'ampleur du phénomène de la donation de vitraux armoriés, une coutume qui revêtait alors, à Fribourg, une place prépondérante.

Dans cet ouvrage monumental d'Uta Bergmann, docteure en histoire de l'art et collaboratrice scientifique au Vitrocentre Romont depuis 1998, les vitraux fribourgeois de cette période sont, pour la première fois, recensés et analysés de manière scientifique dans leur intégralité. Fribourg est ainsi le premier canton romand à figurer dans la collection, existant depuis 2002, consacrée aux vitraux modernes de Suisse. Jusqu'ici, les cantons germanophones d'Argovie¹, de Schaffhouse² et de Zoug³ ont déjà fait l'objet de recensement et d'étude. La nouvelle publication constitue un autre jalon important dans la collection du *Corpus Vitrearum suisse/époque moderne*. En premier lieu, il faut remarquer la quantité de «vitraux armoriés» fribourgeois: plus de 400 «panneaux de vitrail isolés» de petit format – aussi appelés «vitraux de cabinet», «vitraux suisses» ou «vitraux en solitaire» – sont conservés dans le canton. Cet important patrimoine a exigé la répartition de l'ouvrage en deux volumes: l'*étude* (pp. 1-448) comprend le dépouillement exhaustif des sources et des données dégagées à partir de l'inventaire des vitraux. Cette partie est complétée par un lexique alphabétique contenant

¹ Peter HOEGGER, *Glasmalerei im Kanton Aargau. Kloster Wettingen* (Corpus Vitrearum Schweiz, Reihe Neuzeit, Bd. 1), Aarau 2002; Rolf HASLER, *Glasmalerei im Kanton Aargau. Kreuzgang von Muri* (Corpus Vitrearum Schweiz, Reihe Neuzeit, Bd. 2), Aarau 2002; idem, *Glasmalerei im Kanton Aargau. Kirchen und Rathäuser* (Corpus Vitrearum Schweiz, Reihe Neuzeit, Bd. 3), Aarau 2002.

² Rolf HASLER, *Die Schaffhauser Glasmalerei des 16. bis 18. Jahrhunderts* (Corpus Vitrearum Schweiz, Reihe Neuzeit, Bd. 5), Bern 2010.

³ Uta BERGMANN, *Die Zuger Glasmalerei des 16. bis 18. Jahrhunderts* (Corpus Vitrearum Schweiz, Reihe Neuzeit, Bd. 4), Bern 2004.

les biographies de 145 verriers et peintres-verriers actifs à Fribourg, mais dont le nom de certains était jusqu'ici inconnu (pp. 203-394). Le *catalogue* séparé (pp. 449-1069) propose un recensement systématique de chaque panneau selon les critères scientifiques du Corpus Vitrearum international, une minutieuse description des vitraux et des donateurs, ainsi qu'un blasonnement des vitraux armoriés. Dans les cas où le vitrail n'est pas conservé en l'état original, mais présente des ajouts ou des restaurations, un schéma de conservation y est joint. Les entrées du *catalogue* sont de plus accompagnées de magnifiques illustrations en couleurs et d'images comparatives complémentaires. En appendice figurent des extraits des sources (pp. 946-1010), une bibliographie et un index.

Le *catalogue* rassemble les vitraux provenant d'églises et de chapelles, de châteaux et d'un couvent, de la bourgeoisie de Fribourg (n° cat. 223-234), de collections muséales ainsi que de collections privées (n° cat. 342-418). Les panneaux de verre sont ordonnés dans le catalogue d'après leur emplacement actuel. Plus de la moitié des vitraux sont aujourd'hui conservés au Musée d'art et d'histoire de Fribourg (n° cat. 16-222), une autre partie se trouve au Vitromusée et Vitrocentre Romont (n° cat. 294-340), au Musée de Morat (n° cat. 281-286) et au Musée gruérien à Bulle (n° cat. 243-255), sans oublier un vitrail armorié au Musée des grenouilles à Estavayer-le-Lac (n° cat. 266). Alors que certains vitraux n'existent désormais que sous la forme de fragments ou de cartons, plusieurs exemplaires sont jusqu'à aujourd'hui préservés dans le contexte original auquel ils étaient destinés: tel est notamment le cas des vitraux armoriés de la famille Reynold (n° cat. 7-9), abrités par la chapelle de Pérrolles, ou des panneaux situés dans l'église paroissiale de Barberêche (n° cat. 235-242). Quelques vitraux armoriés, dont la provenance reste la plupart du temps inconnue, ont pu être découverts dans des collections privées ou des demeures patriciennes.

Les verrières venant de donateurs ou d'artistes fribourgeois, mais dont le lieu de destination se situe hors des frontières actuelles du canton ne sont pas listées parmi les 418 numéros du *catalogue*, conformément aux principes du Corpus Vitrearum. Les vitraux fribourgeois furent même commandés de l'étranger; ainsi, suite à la demande par un sergent de la Garde Suisse, stationné à Avignon, d'un vitrail aux armes de Fribourg et de ses bailliages, le Conseil fribourgeois fournit en 1631 l'un des plus beaux vitraux pour la chambre papale avignonnaise (p. 51). En sens inverse, on reçut à Fribourg des vitraux armoriés provenant de Berne et d'autres cantons confédérés. En 1534, ce sont même le roi de France, François 1^{er}, et

le duc Charles III de Savoie qui offrirent de prestigieux vitraux armoriés, destinés au château de Gruyères (n° cat. 34-35). Regroupés avec les vitraux suisses conservés dans l'ancien domaine savoyard de Fribourg et avec les vitraux de Carignan (aujourd'hui dans la cathédrale Saint-Nicolas), les vitraux gruériens constituent des cas particuliers et sont traités dans un chapitre spécifique (pp. 407-413). D'une part, ces vitraux manifestent d'un point de vue stylistique des différences par rapport à la production fribourgeoise, largement influencée par les créations bernoises. D'autre part, les vitraux gruériens témoignent de l'échange artistique qui s'est perpétué entre la Suisse romande et la Savoie, même après l'entrée de Fribourg dans la Confédération en 1481 et son rapprochement avec Berne. Face à la lente disparition de la profession de peintre-verrier, il est difficile, à l'heure actuelle, de se représenter l'importance que revêtaient jadis, pour un tel artisan de la cité sarinoise, les onéreuses et recherchées donations de verrières. En raison d'une demande croissante, la ville de Fribourg confia même officiellement, entre 1541 et 1563, à un peintre-verrier municipal la tâche de réaliser les nombreuses commandes. Vers l'an 1610, pas moins de huit maîtres-verriers travaillaient à Fribourg au plus fort de l'activité (p. 41), sans compter les verriers venant de l'extérieur. Les demandes en verrières prirent de telles proportions à Fribourg que les autorités furent contraintes au milieu du XVII^e siècle de les réduire de manière drastique, surtout pour les particuliers (p. 55). Au vu d'une telle production artistique, c'est à tort que le genre des vitraux armoriés n'a été jusqu'ici que peu mis en lien avec la Suisse romande.

Les verrières conservées ne constituent pourtant qu'une petite partie de la production fribourgeoise de l'époque. De plus, ces œuvres ne peuvent souvent pas être attribuées avec certitude aux peintres-verriers mentionnés dans les sources, dans la mesure où très peu d'artisans signaient alors leurs réalisations. Parmi les exceptions figure Sebastian Schnell (pp. 353-358), originaire de Saint-Gall et dont l'activité à Fribourg entre 1624 et 1630 est documentée. Il signe avec son monogramme plusieurs œuvres (par ex. n° cat. 100, 103, 118), et notamment un vitrail armorié offert par l'évêque de Lausanne, Jean de Watteville (n° cat. 366). De manière générale, malgré le manque d'œuvres authentifiées par les sources ou les signatures des peintres-verriers fribourgeois, le livre comporte néanmoins un grand nombre d'attributions à ces artisans.

Une particularité de la publication, liée au bilinguisme du canton de Fribourg, est encore à relever. En ouvrant le *catalogue*, à l'intitulé bilingue

sur la couverture du volume, le lecteur pourrait être quelque peu déconcerté d'y trouver, exclusivement en allemand, les articles développés sur presque 500 pages – comme c'est le cas également des biographies détaillées sur environ 200 pages dans l'*étude*. De l'aveu des éditeurs, le choix linguistique a fait l'objet de discussions. Toutefois, la justification présentée dans la préface ne convaincra sans doute pas tous les lecteurs: «La plupart des vitraux ayant été commandés par des patriciens et des bourgeois germanophones qui tenaient les rênes du pouvoir dans la ville-état confédérée de Fribourg sous l'Ancien Régime, il n'aurait guère été pertinent de traduire les notices du catalogue». Si ce choix est compréhensible pour le *catalogue*, les biographies de l'*étude* auraient mérité d'être traduites – l'auteur soulignant d'ailleurs que les noms des artisans illustrent le bilinguisme de Fribourg, où, déjà à l'époque, francophones et germanophones cohabitaient (p. 203). À défaut de traduction du *catalogue*, et au vu du prix élevé de la publication (175 fr.), il aurait été souhaitable pour les lecteurs francophones de pouvoir acquérir séparément le volume contenant l'*étude* partiellement bilingue.

Enfin, il convient surtout de mettre en exergue le tableau d'ensemble que l'auteur a réussi à dresser grâce à l'analyse des sources concernant les producteurs, commanditaires et destinataires de vitraux armoriés à l'époque moderne. À travers une vaste étude des archives, particulièrement abondantes dans le cas de Fribourg et jusque-là encore jamais traitées dans la perspective des donations de vitraux pour cette période, Bergmann a réalisé un travail pionnier. Les biographies des artisans d'art correspondent parfois à de fascinantes destinées et permettent de découvrir un passé fribourgeois vivant. De plus, l'auteur aide le lecteur à décrypter le langage des armoiries, devenu aujourd'hui moins accessible, et à le percevoir comme un véritable instrument de communication politique et sociale. Avec cet ouvrage de référence, Bergmann fournit une importante contribution à l'histoire de Fribourg et de son patrimoine.

Angela Schiffhauer

DRESS CODE FRIBOURGEOIS

Jean Steinauer (dir.), *Dress Code. Le vêtement dans les collections fribourgeoises*, Baden 2014, 152 p.

Le Musée d'art et d'histoire de Fribourg et le Musée gruérien à Bulle ont pris l'initiative exemplaire de dédier une exposition commune au vêtement en puisant dans leurs fonds respectifs. Trop souvent, comme l'écrivent d'entrée de jeu les deux directrices et commissaires, costume et textile servent à illustrer un sujet ethnographique ou artistique considéré de plus grand intérêt scientifique. C'est oublier que le vêtement est un fait social total, selon l'expression consacrée de Roland Barthes. Il permet d'appréhender une société et sa culture dans toutes ses composantes: techniques, sociales, esthétiques, religieuses, politiques, économiques et symboliques. La variété des contributions l'atteste: à partir d'images, d'archives, de faits et d'objets locaux, le propos aboutit à une radiographie sur plusieurs siècles de tout un pan du mode de vie et du marché reliant la région fribourgeoise à l'Europe. C'est l'immense mérite du catalogue qui, en privilégiant le terme de «vêtement» par rapport à celui de «costume», intègre toutes les dimensions du paraître.

La démonstration de la complexité du fait vestimentaire est menée avec intelligence et rigueur par les divers auteurs. Un «simple» habit monastique cistercien, presque inchangé depuis la règle établie au Moyen Age, nous initie aux liens de dépendance unissant seigneur, moines et société laïque, de la maîtrise de l'énergie hydraulique à l'élevage des moutons, sans oublier les principes de coupe et de couture. L'habit monastique s'affine et blanchit grâce à un long et difficile processus de sélection ovine pratiqué dans toute l'Europe qui a produit des races à la laine plus claire et au poil plus long (Cardon 1999, pp. 44 et 90).

Les derniers chapitres retracent le creuset des forces politiques, économiques, sociales et culturelles qui ont contribué à l'invention du costume traditionnel, chacune tirant le fil de «sa» légitimité historique, picturale ou patrimoniale. Un cas d'école convoque des enjeux économiques et patrimoniaux. Le filet de dentelle remplaça le fichu coloré dès le milieu

du XX^e siècle autour de l'encolure du dzaquillon sous l'impulsion de l'Association des Dentelles de Gruyères qui venait de refonder son mouvement en 1941 et cherchait à redynamiser la pratique *traditionnelle* de la dentelle, pratique implantée dans la région tout au début du siècle afin d'offrir une alternative au tressage de paille dont le déclin s'amorçait.

La polysémie du vêtement est reflétée par le cas du «bruoch». Cache sexe des pêcheurs condamnés à l'enfer dans un Jugement dernier peint par Hans Fries en 1501 (cat. 28), il signale au contraire le bon pêcheur dans une crucifixion de Hans Geiler (cat. 27) quelque quinze ans plus tard. Dans ce retable, l'artiste ne craint pas de mêler habillement contemporain de son temps, notamment pour les gardes, à des costumes drapés censés incarner les temps bibliques pour les figures féminines ou les personnages exotiques. Le fond gravé du retable en bois reprend le motif de la grenade, très prisé dans les précieux tissus façonnés (c'est-à-dire «tissés avec un motif») liturgiques ou seigneuriaux. En effet, cette plante, qui refleurit dans les conditions extrêmes du désert, est devenue un symbole chrétien de la Résurrection et de puissance tout court.

Le vêtement est d'abord un corps (I. Raboud-Schüle), soit une expérience incarnée. Le vêtement *fait corps* avec le corps. On en veut pour preuve la chemise. Tunique et/ou sous-vêtement «porté par hommes et femmes sans interruption depuis le Moyen Age» (E. Tremp, p. 15), porté à même la peau, elle est devenue synonyme de nudité: être en chemise équivaut à être nu. Sinon, pourquoi un homme devrait-il demander aux femmes en présence la permission de tomber la veste pour rester en bras de chemise? Le vivre ensemble implique une mise convenable, même en cas de vœu de pauvreté et de simplicité. Quand un moine doit sortir, il endosse des vêtements de meilleure qualité que d'ordinaire. Si l'habit ne fait pas le moine, il fait *l'image* du moine: l'apparence compte. Notre langage restitue ainsi des usages qui sous-tendent notre culture à très long terme et continuent de régir nos liens sociaux actuels, ce que souligne le propos du catalogue en ne marquant pas la traditionnelle césure entre Moyen Age et Temps modernes dans sa présentation du fait vestimentaire.

L'iconographie alternant pièces entières et détails rend pleinement justice à la dimension matérielle du textile qui joue un rôle capital. La riche ornementation des étoffes leur confère un étonnant relief variant couleurs, textures et épaisseurs. L'esthétique qui suscite notre admiration n'est pas seule à gouverner leur conception. Symboliquement, cette magnificence était synonyme de libéralité: une aumônière même de la moyenne

noblesse devait être précieuse et raffinée pour bien remplir son office (pp. 25-27). Dans le contexte liturgique, cette beauté en trois dimensions sert la célébration du divin. L'éventail des textures mariant fils d'or, d'argent et de soie, brodés ou tissés selon une grande diversité de points et d'armures qui couchent ou relèvent les poils de surface, recèle autant de foyers de captation de la lumière. Sous la flamme vacillante des cierges et les rais de lumière filtrant par les vitraux, les tissus s'animent dans les églises sombres. Les emblèmes et scènes ornant les parements liturgiques sont nimbés de ce halo expressif et mystérieux. Le vêtement chamarré de l'élite rayonne de même sous les feux de la cour. Cette capacité du textile à s'animer est totalement perdue dans le flux continu trop vif de l'éclairage électrique.

Les correspondances au sein de la généreuse iconographie ne sont guère exploitées par les auteurs. Le détail du portrait de 1632 du banneret Odet (cat. 38) révèle qu'il porte un justaucorps de buffle (cat. 46) et aurait permis d'en dire plus sur le port de cette armure de cuir dans un contexte d'apparat. Le portrait complet consultable dans les collections en ligne du MAHF montre la série d'aiguillettes ou «lacets ferrés» terminés par une pointe métallique qui passent dans les œillets des ouvertures. Le cliquetis de ces pointes ferrées évoque les «clinquants» (p. 55), ornements de métal doré ou argenté rehaussant dentelles, tissus et broderies. Ces aiguillettes servent aussi à rattacher le pourpoint aux chausses du garçon boulanger dans le retable du Bugnon de Hans Fries (cat. 24). Si la couleur de son vêtement est fantaisiste, car soumis aux exigences de la peinture, la représentation de ce détail de construction du vêtement et de son porter – délacer les aiguillettes lors d'un effort – est, en revanche, fiable. La pièce d'estomac arborée par Marguerite de Praroman à l'âge de 75 ans en 1745 (cat. 44) est similaire à celle conservée au MAHF (cat. 69). Les portraits féminins de la seconde moitié du XVIII^e siècle (cat. 45, 48, 53, 54) indiquent que la mode a évolué. La pièce d'estomac en tissu façonné et brodé n'a plus la cote, remplacée par deux pans se rejoignant au milieu devant et décorés de plissés de ruban ton sur ton, disposés en entrelacs ou bandes rectilignes. Cette évolution du goût rappelle que la notion d'une mode se renouvelant sans cesse, telle que nous la vivons aujourd'hui, débute au Siècle des lumières, au gré des ornements variant selon l'actualité ou les désirs princiers. Cependant, la structure de base de la robe et de l'habit évolue encore lentement. Marguerite de Praroman exhibe les atours de sa jeunesse dans cette *vanitas* d'étoffes et de bijoux

qui, tout en exhortant à renoncer aux vanités de ce monde, affiche avec un luxe de détails voulu les biens que la commanditaire pourra léguer au couvent. Ces nombreuses correspondances témoignent de la richesse des sources utilisées pour le catalogue, ainsi que la cohérence du propos développé par les contributeurs.

Seul bémol, quelques anachronismes émaillent les légendes, générant des approximations. Ainsi, l'avoyer François-Pierre-Emmanuel de Fégely est-il portraituré en 1726 (cat. 59) portant la robe noire agrémentée du col à rabat blanc de sa fonction précisément décrite par le maître tailleur Salomon Erb dans son ouvrage *Livre des Chefs d'Œuvre de la Maistrise des Tailleurs de Berne*, datant de 1730, au chapitre de l'habillement des «Ministres», robe de «L'Andvoyer» (Reichen, Christie 2000, pp. 12-15). Les planches de ce traité montrent que cet habit officiel était revêtu par-dessus les vêtements civils des ministres en fonction. Il n'y a rien de «tellement suisse» dans sa mise: sous l'habit de fonction, l'avoyer de Fédeley arbore les vêtements de son rang, alignés sur les modes françaises en vigueur partout en Europe, y compris à Fribourg.

Elizabeth Fischer

BIBLIOGRAPHIE

BARTHES Roland, «Histoire et sociologie du vêtement» in *Annales ESC* 3 (1957), pp. 430-441, reprint in BARTHES Roland, *Le bleu est à la mode cette année*, Paris 2001, pp. 27-46

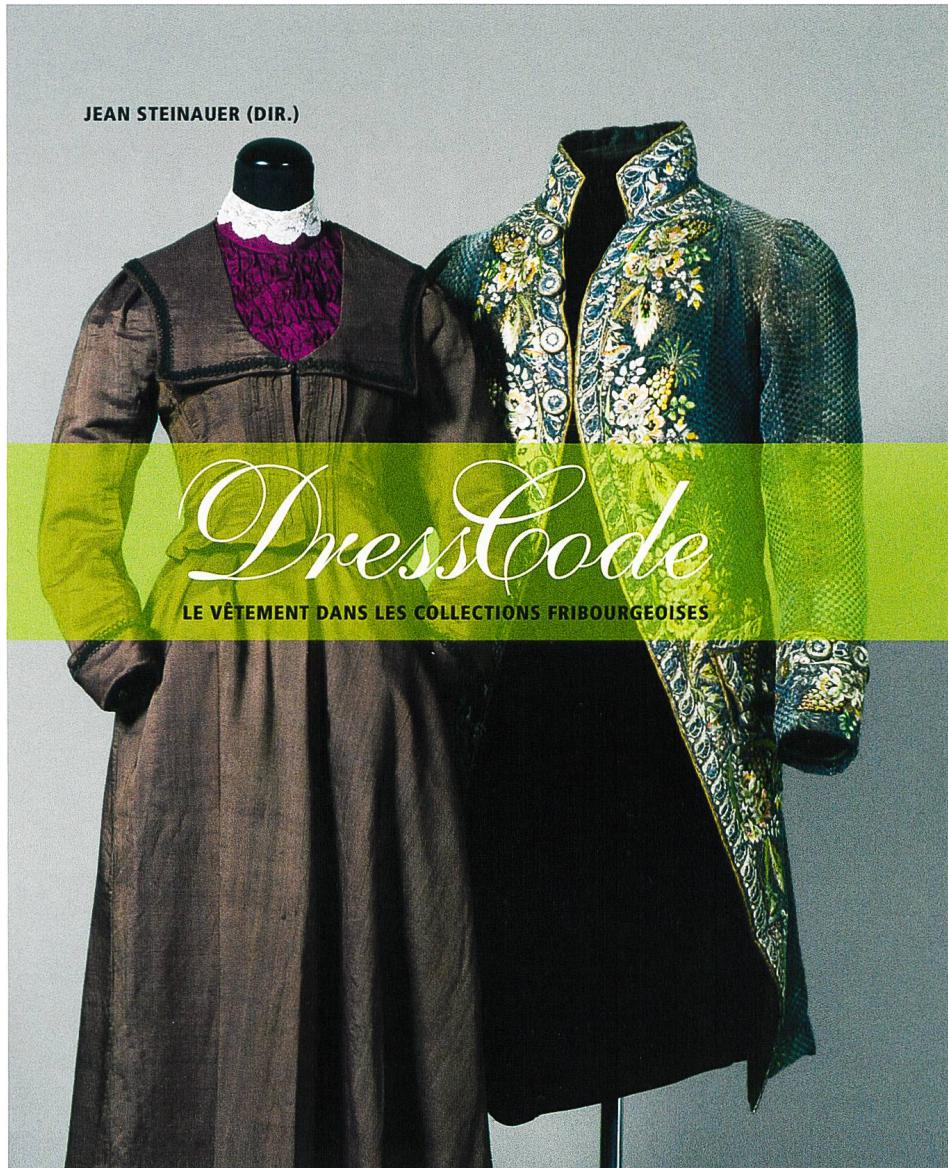
CARDON Dominique, *La draperie au Moyen Age, essor d'une grande industrie européenne*, Paris 1999

REICHEN Quirinus, CHRISTIE Karen, *Das Schnittmusterbuch von Salomon Erb «Livre des Chefs d'Œuvre de la Maistrise des Tailleurs de Berne 1730»*, Reflets du Musée d'histoire de Berne, Zurich 2000

JEAN STEINAUER (DIR.)

DressCode

LE VÊTEMENT DANS LES COLLECTIONS FRIBOURGEOISES



Georges Andrey

Grégoire Girard

Apôtre de l'école pour tous
Biographie



Cabédita

UNE VIE POUR L'ÉCOLE

Georges Andrey, *Grégoire Girard. Apôtre de l'école pour tous. Biographie*, avec la collaboration de Maryse Oeri von Auw, Bière 2015, 175 p.

L'histoire d'une vie, sur un canevas chronologique élémentaire, ainsi se présente cette étude de haute vulgarisation consacrée au Père Girard. Hommage d'un historien expérimenté qui, sans rien méconnaître de la vie du grand pédagogue et de son contexte, se met à son école en proposant au grand public de (re) découvrir simplement l'itinéraire d'un célèbre Fribourgeois trop oublié.

L'ouvrage n'en est pas moins construit à partir d'une thèse bien étayée et convaincante qui montre l'unité de vie et d'action de ce «moine patriote» entièrement voué à développer l'accès de tous les enfants à l'instruction primaire pour en faire des chrétiens et des citoyens responsables. Instruction et éducation, des termes indissociables pour désigner une cause pionnière qu'il fit sienne en un temps où s'écroulait l'Ancien Régime, élitaire et absolutiste, sous les coups d'une Révolution idéaliste et mal assurée, très tôt contestée ou confisquée par de successives Restaurations. L'ouvrage se déploie en douze brefs chapitres qui retracent les séquences de ce combat persévérant où s'enchaînent succès et échecs d'un religieux devenu, à son corps défendant, l'emblème des luttes entre progressistes et réactionnaires en ces temps tourmentés.

Le premier chapitre brosse le décor de la scène: la pitoyable situation de l'école primaire dans le canton, négligée par le pouvoir politique qui en laisse le monopole à un clergé soucieux surtout de contrôler moralement les masses. Tout n'est pas sombre, cependant, dans cette fin d'Ancien Régime où se développent aussi à Fribourg des «Lumières catholiques» dont Girard, avec son cousin le chanoine Fontaine, seront des adeptes, ainsi que le montre le deuxième chapitre. Milieu familial éclairé et formation philosophique et théologique en Allemagne se conjuguent pour ouvrir Girard aux grands idéaux d'une révolution culturelle en marche.

La Révolution helvétique sera l'occasion d'en réaliser quelques-uns qui sont présentés dans les deux chapitres suivants. Le cordelier se fait connaître du nouveau régime par son fameux «Projet d'éducation pu-

blique pour la République helvétique» où il affirme la nécessité d'une instruction citoyenne pour assurer le bien général de la société et de l'Etat. Son passage dans les allées du nouveau pouvoir est rapidement évoqué mais le rayonnement de son action religieuse et pédagogique à Berne demanderait de nouvelles études, aux dires de l'auteur, qui doit trop se baser sur les seuls souvenirs du cordelier.

Muni de ses expériences, Girard est prêt à intervenir sur la scène pédagogique fribourgeoise où l'appellent, en 1804, les autorités communales pour prendre la direction de l'école française des garçons. Il va y faire merveille, ce qui est retracé dans les chapitres 5 à 7 qui constituent le cœur du livre. Le religieux donne un grand essor à l'institution en parvenant, à l'aide d'une autorité «éclairée», à rendre l'école obligatoire en 1807. Les «Girardines» sont de plus en plus fréquentées même si elles sont payantes et les différents milieux sociaux s'y mélangent.

Il faut bientôt innover pédagogiquement pour gérer l'afflux et c'est là que Girard découvre, et adopte, la méthode mutuelle de Bell et Lancaster qu'il modifie selon ses propres vues dès 1816. Le succès de son enseignement s'affirme, bien qu'on soit en pleine Restauration patricienne, mais il provoque aussi des réserves. Girard passe outre et parvient, dès 1818-1819, à faire étendre l'obligation scolaire à l'ensemble des écoles rurales et à y faire répandre sa méthode.

C'en est trop et se déclenche une «guérilla» contre l'enseignement mutuel qui va aboutir en 1823, «l'année tragique», à l'interdiction de sa méthode par le Grand Conseil sous la pression de l'évêque. Dans ce chapitre 8, qui constitue un véritable tournant, Andrey détaille les raisons religieuses invoquées dont il démontre, à la suite d'autres historiens, la totale vacuité. On aurait souhaité que l'auteur approfondisse davantage les ressorts sociaux et politiques de ce qui est revêtu trop facilement d'oripeaux religieux. Girard en tire les conclusions en s'exilant pour une dizaine d'années à Lucerne où il parviendra mieux à faire aboutir certaines réformes scolaires.

Les quatre derniers chapitres évoquent son retour à Fribourg, dès 1834, et son rayonnement intellectuel, qui dépasse le canton et la Suisse. Le temps de la méthode mutuelle semble passé et Girard se consacre désormais à la rédaction de son ouvrage majeur, un *Cours éducatif de langue maternelle*, qui, sous diverses formes éditoriales, lui apportera une grande renommée.

L'historien met en évidence les marques de reconnaissance européennes dont le religieux est l'objet, notamment en France, au risque de blesser la

réputation de modestie franciscaine du cordelier. Sur le plan local, malgré la fermeture de l'horizon dû au Sonderbund, Girard n'a pas perdu toute influence et le régime radical de Julien Schaller consacrera sa vision d'une école pour tous, malgré quelques réserves didactiques du vénérable cordelier qui meurt en 1850.

Son héritage sera longtemps encore objet de controverses. Exalté par les progressistes ou voué à l'oubli par ses adversaires, il faudra près d'un demi-siècle pour que justice soit unanimement rendue à la droiture de sa personne et de son œuvre.

Georges Andrey conclut très justement son ouvrage en appelant à une grande entreprise éditoriale visant à mettre à disposition les innombrables écrits du Père Girard à l'image de ce qui a été réalisé pour Pestalozzi. Souhaitons qu'en cette riche année de commémoration, son voeu soit entendu et prochainement exaucé.

Francis Python



6 piex

32

JOURNAUX DE VIENNE

Jean de Montenach, Anna Eynard-Lullin, «*J'ai choisi la fête...*». *Vienne 1814-1815. Journaux du Congrès*, textes établis et introduits par Benoît Challand, Alexandre Dafflon, Jim Walker, avec la participation de Bernard Lescaze, Fribourg, ASHCF 18 (nouvelle série), Fribourg 2015, 358 p.

Portrait de
Jean de Montenach
© Bibliothèque cantonale
et universitaire Fribourg.
Fonds Ernest Lorson

Le présent ouvrage a été publié avec le soutien des Villes de Genève et de Fribourg à l'occasion du colloque «Le Congrès de Vienne et les petits Etats», organisé par la SHCF et l'Université de Fribourg les 18 et 19 juin 2015. L'idée de publier le journal de Jean de Montenach est de Jean Steinauer, puis le projet s'est élargi aux petits Etats. Alexandre Dafflon et Benoît Challand ont souhaité, de plus, apporter à la vision du patricien fribourgeois la perspective d'une «figure genevoise de la scène mondaine» éclairant le côté social et culturel du congrès. Alexandre Dafflon s'est occupé plus particulièrement des problèmes d'édition et de transcription, notamment du texte d'Anna Eynard-Lullin; on lui doit aussi avec Jim Walker le précieux Lexique biographique en fin de volume. L'équipe réunie autour de Benoît Challand avec Barbara Blum et Jim Walker s'est plus particulièrement penchée sur le journal de Jean de Montenach. Il s'agit donc d'un vrai travail d'équipe, avec la volonté bien affirmée de sortir aussi bien des frontières cantonales que d'une vision étroitement régionale. Le livre a été réalisé en une seule année, avec parfois des journées de travail de près de 24 heures!

Les problèmes d'édition ont donné passablement de fil à retordre à notre archiviste cantonal, Alexandre Dafflon. Vu son caractère hybride, le «journal» de Jean de Montenach posait des problèmes particulièrement épineux. Ce n'est pas à proprement parler un journal, mais plutôt des notes journalières prises au jour le jour ou postérieurement, accompagnées d'un «Supplément». L'historien Alexandre Daguet en a donné une première édition, incomplète, voire parfois partielle, dans *L'Emulation* de 1854 à 1856. Les éditeurs ont travaillé sur la base d'une transcription dactylographiée, réalisée dans le cadre d'un séminaire de 3^e cycle dans les années 1960, sous la direction du professeur Roland Ruffieux. Pour diverses raisons, le premier projet a fait long feu et c'est le mérite de l'équipe rassemblée autour de

Benoît Challand d'avoir mené à terme cette entreprise en un temps record. Le texte d'Anna Eynard-Lullin est un vrai journal; elle note chaque jour quelque chose, même lorsqu'elle ne fait rien et reste chez elle! Alexandre Dafflon a pu travailler sur une copie d'un auteur inconnu conservée au cabinet des manuscrits de la Bibliothèque de Genève.

Les principes d'édition sont clairement définis. Les éditeurs ont tenu à reproduire les documents le plus rigoureusement possible, mais il n'était pas question de reproduire intégralement les textes. Il s'agit donc d'une transcription fidèle, basée sur le texte original, mais modernisée (orthographe et ponctuation d'aujourd'hui, noms propres selon l'orthographe actuelle et majuscules), avec quelques aménagements favorisant une lecture plus fluide et une compréhension plus aisée de l'ensemble. Les notes servent essentiellement à l'identification des personnes et des lieux. A n'en pas douter, les puristes regretteront la disparition des graphies, des états et des pratiques syntaxiques des deux auteurs et de leur époque. La question mérite d'être posée. Le groupe de travail à l'origine de la dactylographie du journal de Jean de Montenach y avait d'ailleurs songé. On comprend toutefois le choix des éditeurs pour qui ces journaux ne sont ni des textes littéraires, ni des textes destinés à des études linguistiques, mais des journaux destinés d'abord à des historiens.

Centrée sur l'histoire sociale du congrès, l'introduction de Benoît Challand constitue un morceau fort annonçant les thèmes du colloque «Le Congrès de Vienne et les petits Etats», vu sous l'angle des formes de socialisation pratiquées à Vienne, mais aussi comme moment de brassages et de visions politiques nouvelles: les enjeux du congrès, les objectifs et les transactions, les affaires suisses vues surtout sous l'angle de la neutralité imposée à la Suisse, les jeux d'alliances et les affaires maritimes, les acteurs politiques, les jeux (mêlés) du pouvoir et de la culture (bals, représentations musicales, repas, thés, feux d'artifice, commémorations, etc.), l'apparition du thème de l'Europe et du système des congrès. Fondée essentiellement sur les journaux de Jean de Montenach et d'Anna Eynard-Lullin, cette analyse aboutit à un parallèle saisissant et original de ces deux personnalités, Montenach s'attachant surtout aux tactiques et calculs politiques, Anna Eynard-Lullin se tenant très éloignée de ces questions et se préoccupant surtout de bals et de problèmes vestimentaires. Si les sujets sont identiques, les perceptions du pouvoir ou de notions telles que celles de société européenne ou de concert des nations sont toutefois très différentes.

Le Journal de Jean de Montenach occupe quelque 80 pages, précédées d'un bon portrait de notre «Talleyrand fribourgeois», dû à la plume de Jim Walker. Les notes ne se bornent pas aux noms propres, mais concernent aussi des particularités linguistiques et graphiques du texte original. Le sectionnement en paragraphes autour d'une date, ou d'un événement, permet de mieux articuler de longs développements. Les éditeurs ont eu raison aussi de placer logiquement à la fin du journal le «Supplément» qui figure en tête du petit cahier et résume les enjeux du congrès et le point de vue du patricien fribourgeois.

Introduit par une alerte et vivante description du «monde perdu et retrouvé d'Anna Eynard-Lullin», par Bernard Lescaze, le journal de la Genevoise, élevée dans l'esprit des Lumières, se taille la part du lion puisqu'il s'étend sur près de la moitié de l'ouvrage. On en connaît à ce jour quelques extraits, on découvre désormais avec un vrai bonheur la totalité de ce journal du congrès de Vienne «vu comme une grande scène où se joue une pièce dont personne ne connaît la trame et encore moins la conclusion». L'appareil critique est particulièrement développé et fait la part belle à la description des lieux, espaces, mondanités et manifestations culturelles de la capitale autrichienne. Le lecteur appréciera aussi les nombreux renvois à d'autres sources, notamment le journal de Jean de Montenach, celui de Jean-Gabriel Eynard, ainsi que les lettres de Pictet de Rochemont. Après avoir été séduite par les fastes de la vie mondaine, Anna Eynard se dirigera, à la fin de sa vie, vers des œuvres plus philanthropiques. Elle a été une femme à la charnière de deux mondes, parfaitement complémentaire de son mari comme le révèlent leurs deux journaux du Congrès de Vienne. Le journal de Jean-Gabriel Eynard ayant déjà été publié en 1914 par Edouard Chapuisat, il était temps que le sien le soit à son tour, tant il apporte une contre-perspective culturelle attrayante à celui du Fribourgeois Jean de Montenach. Si ce dernier représente le congrès des tractations politiques et diplomatiques, Anne Eynard-Lullin incarne le congrès des fêtes et des plaisirs.

Marius Michaud

Alexandre Fontaine

AUX HEURES SUISSES DE L'ÉCOLE RÉPUBLICAINE

UN SIÈCLE DE TRANSFERTS CULTURELS
ET DE DÉCLINAISONS PÉDAGOGIQUES
DANS L'ESPACE FRANCO-ROMAND



Préface de Michel Espagne

Demopolis

QUAND LA FRANCE PÉDAGOGIQUE RECRUTAIT EN SUISSE

Alexandre Fontaine, *Aux heures suisses de l'école républicaine. Un siècle de transferts culturels et de déclinaisons pédagogiques dans l'espace franco-romand*, Paris 2015, 307 p.

Que les savoirs pédagogiques circulent, on s'en doutait. Mais qu'ils circulent jusqu'à constituer une internationale pédagogique dont le nombril est la Suisse française, voire Fribourg, à partir de la figure emblématique de Girard, c'est cela que dévoile, entre autres choses, la thèse pleine d'intelligence qu'Alexandre Fontaine vient de consacrer à Alexandre Daguet (1816-1894). Daguet fondateur notamment, et pour en rester à Fribourg, de *L'Emulation*, cofondateur de la Société cantonale d'histoire, ancêtre de la Société d'histoire actuelle. Ce n'est donc pas une biographie de l'auteur du *Père Girard et son temps* que nous avons ici, même si les annexes donnent les jalons d'une vie mouvementée, toute consacrée à la pédagogie, dans un temps de bouleversements politiques, en France comme à Fribourg, avec aussi une courte autobiographie encore inédite.

Non, ce qu'on va comprendre ici, c'est d'abord comment Girard s'y est pris pour monter un système pédagogique que toute l'Europe envie, à commencer par Pestalozzi lui-même. Fontaine commence par nous emmener du côté des influences qui élargissent l'horizon du grand pédagogue fribourgeois. De Madras à Wurtzbourg, en passant par Londres, Paris, Zurich... Yverdon... avec Bell, Lancaster, de Lasteyrie, Owen, les philanthropinistes, Fellenberg... Pestalozzi... mille autres encore, on voit comment grâce à Daguet, héritier des papiers et des idées de son maître, Girard est au centre d'une internationale pédagogique dont l'épicentre est en Suisse. Pour autant, ce n'est pas non plus une thèse sur Girard, même si on mesure en troisième partie encore le rôle que le cordelier joua en France, nation dont il reçut une reconnaissance universelle alors que sa patrie le rejettait.

Ici, l'histoire est prise par les contextes culturels au sein desquels transmettent les idées pédagogiques, par la manière dont ses acteurs font bouger les mots et les choses de la discipline. Une telle approche n'a de sens que si l'instant étudié est révélateur d'une posture ou d'une école (pédagogique) originale. Héritière du grand débat pédagogique des Lumières, l'époque circonscrite par Fontaine n'a certes pas l'aura de l'éducation nouvelle du XX^e siècle, mais elle est charnière. En cela elle est cruciale. Moins connue peut-être, moins facile à traiter... son choix renvoie à un premier mérite qui est celui de contribuer à combler une sorte de vide historiographique.

En décloisonnant les espaces pédagogiques, on s'aperçoit que les transferts culturels s'opèrent de la périphérie au centre, avec des retours, des échanges, tout ce qui fait bouger les lignes de l'éducation par la grâce d'acteurs influents, au rang desquels Fontaine place donc en exergue le théoricien des idées éducatives Daguet. C'est bien lui «le guide» des transferts pédagogiques opérés entre une Romandie qui ignore encore son nom et une France en phase de transition recrutant allégrement «*du made in Switzerland*». Dans ce contexte, le rôle de passeur exercé par Daguet, par le truchement de la nouvelle revue *L'Éducateur*, est mis en pleine lumière, même si l'émule de Girard décline l'appel de Ferdinand Buisson à construire une «œuvre internationale d'éducation». Un véritable rôle de «courtier» des savoirs pédagogiques transmis en particulier par les proscribs républicains du Second Empire, réfugiés en Suisse romande après le coup d'Etat de décembre 1851.

On savait le rôle joué par de grands penseurs de l'école républicaine comme Buisson ou Quinet dans le transfert vers Paris d'idées pédagogiques qui transformeront l'école française à partir de l'exil helvétique. Mais la place occupée par Daguet dans ce grand mouvement restait dans l'ombre. On mesure l'impact de cet effacement des frontières pour la réalisation d'une forme de «standardisation silencieuse» des savoirs scolaires. Daguet n'y est certes pas étranger par son entrain à recenser autour du Musée pédagogique tout ce qui tient de la pédagogie et de ses pratiques dans le monde entier. *L'Éducateur* sert de base de données, sous forme d'articles illustrés de tableaux comparatifs, susceptibles de donner à l'éducation française, à partir de la Suisse, les canons d'une école idéale, «républicaine». On assiste ainsi à la circulation des savoirs pédagogiques élaborés au cœur de l'Europe, collectivement, et à leurs ancrages nationaux, après exaltation au cœur des Expositions universelles. Les *Sonderfälle* coutumiers cèdent

aux constructions collectives d'une pédagogie ouvrant à l'éducation nouvelle. Les histoires éducatives nationales se révèlent riches de racines exogènes et Alexandre Fontaine fait bien de souligner en conclusion un tel trait d'époque, à l'heure de nos replis identitaires.

La thèse consacre un vrai travail d'historien. Elle s'appuie sur les écrits de Daguet, compulsés au cœur des 18'000 pages des éditions de *L'Éducateur* (1865-1890) et de la *Revue pédagogique* (1874-1890), ainsi que des volumineuses correspondances entre Daguet, Buisson, Cousin et Girard. Les archives ont aussi joué leur rôle, en particulier le fonds F/17 de l'Instruction publique fribourgeoise, celui de la Bibliothèque de la Société du protestantisme français (Bibliothèque de la Sorbonne), ceux des Archives des états de Neuchâtel, Fribourg et Genève, de l'ancien évêché de Bâle à Porrentruy. Le chapitre de la bibliographie consacré aux «Transferts éducationnels, à l'éducation comparée et circulations des savoirs pédagogiques», sans doute central, illustre à lui seul, par sa densité et son éclectisme, les qualités d'un travail rigoureusement référencé. Il y a une chose cependant, une seule, à ne jamais faire: mentionner un lien électronique pour aller aux publications d'Alexandre Daguet, au lieu de les imprimer!

Pierre-Philippe Bugnard



MARCELLO



Simone de Reyff, Fabien Python (éds)

Les Cahiers d'Adèle

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU CANTON DE FRIBOURG

MARCELLO CÔTÉ PLUME

Les Cahiers d'Adèle, Simone de Reyff et Fabien Python (éds),
ASHCF, Fribourg 2014, 320 p.

Adèle d'Affry, duchesse de Castiglione Colonna, mieux connue sous le pseudonyme de Marcello, a doublé sa production artistique d'une importante activité écrite, dont la présente édition donne à lire la part dite «intime», à savoir les cahiers dans lesquels la jeune fille, puis l'artiste consacrée, ont consigné pensées et observations de nature diverse. À l'aphorisme inscrit dans la lignée des moralistes du grand siècle répond le relevé des activités quotidiennes ou encore l'injonction prospective. Adèle d'Affry a entrepris, dans et par l'écriture, un programme de formation intellectuelle et morale qu'auront configuré les maîtres à penser dont elle a positivement cherché le conseil, qu'il s'agisse du père oratorien Alphonse Gratry dans le registre de la spiritualité ou de Jules Simon dans le domaine de l'esthétique.

Précédent une mise en perspective de la production diariste d'Adèle d'Affry en regard d'une pratique aussi répandue que codifiée auprès de l'élite féminine du XIX^e siècle, le propos introductif met en évidence la singularité des cahiers édités. Distincte des modèles du genre, la pratique d'Adèle d'Affry y est présentée dans ses accents propres, auxquels l'approche spécifique des éditeurs a su conserver la valeur intrinsèque. Incomplets, irréguliers, les *Cahiers d'Adèle* sont autant de fragments d'une pensée que l'ouvrage, tout en respectant l'atomisation, réconcilie avec la basse continue qui les édicte, à savoir une volonté de perfectionnement inconditionnelle faite d'émulation et d'indépendance.

Car il a fallu intimider un ordre au défilé de cahiers souvent inachevés ou composites, auxquels s'ajoutent des feuillets isolés. Inscrits chacun dans une logique chronologique – relative dans la mesure de l'absence de datation de nombreux fragments –, trois grands ensembles ont été reconstruits en fonction de l'intention présidant à leur écriture. De la sorte, on voit se détacher les journaux de jeunesse, les cahiers de l'artiste et les documents à portée récapitulative ou prospective. Cette distribution, nécessaire pour une circulation cohérente au sein d'un corpus hétérogène par excellence, repose en outre sur des choix motivés par l'état lacunaire de l'archive.

L'unité du geste diariste encore est révélée par-delà les silences et les suspens, par le biais d'options éditoriales concertées. Les principes retenus à l'établissement du texte, tâche complexe face à des écrits appartenant à des époques diverses et obéissant à des visées irréductibles, vont dans le sens d'interventions mineures, soucieuses d'une fidélité au sens original. Les variantes observées, nombreuses, sont systématiquement consignées au gré d'une annotation à deux degrés: données en fin de section, elles entendent répondre aux interrogations spécifiques sans créer d'interférence. Précédé d'une chronologie détaillée, l'ouvrage est doté d'un appareil critique des plus utiles dans le contexte d'écrits dont la grande richesse tient à leur vaste référentiel. Index des noms et bibliographie épaulent l'immersion dans une œuvre en dialogue avec les grandes figures politiques, intellectuelles et artistiques de son siècle d'une part, en dialogue avec les courants de pensée philosophique, économique ou scientifique d'autre part.

Accompagnant et documentant le parcours diariste de celle qui, tout au long de sa vie, multiplia les projets de «remonte» intellectuelle, l'annotation synthétique et érudite confère aux écrits d'Adèle d'Affry lisibilité et profondeur. Aphoristiques dans leur manière, allusifs souvent, inscrits dans une intertextualité biblique, littéraire, scientifique ou esthétique, les fragments se trouvent rigoureusement documentés au moyen d'un travail de recherche scrupuleux, assis sur l'érudition des éditeurs et alimenté de fréquentes expertises externes. Il en découle une mise en perspective essentielle à la compréhension du texte. Révélés dans leurs références et implications biographiques, intellectuelles ou philosophiques, les *Cahiers* d'Adèle se prêtent à une lecture tout à la fois éclairée et éclairante. De fait, qu'elle soit suivie ou ponctuelle, cette lecture éveille une succession de réflexions qui, loin de s'ancrer dans une époque donnée, entrent en résonnance avec la difficulté de répondre à l'appel du Vrai et du Beau. L'accessibilité que ce précieux commentaire confère aux écrits d'Adèle d'Affry s'avère indispensable, tant leurs contenus présentent d'énigmes ou d'ellipses. Pour autant, leur interprétation ne s'en trouve jamais diminuée, eu égard à une annotation sélective, synthétique dans sa formulation, infiniment riche dans ses apports.

Une illustration choisie enrichit l'ouvrage de documents iconographiques souvent inédits, permettant une immersion dans la réalité des *Cahiers*, à savoir une écriture souvent illisible, raturée, indice d'un travail sur la forme intense et continu, mais encore dans les échos nombreux qu'éveille

le texte. Ainsi Adèle d'Affry y est-elle présente par le biais d'une graphie caractéristique, de croquis dont elle émaille les pages de ses cahiers, de portraits photographiques enfin qui documentent son œuvre sculptée ou ses fréquentations.

Érudit, le travail des éditeurs, qu'il s'agisse de l'établissement du texte ou de son annotation, fait du présent ouvrage une référence désormais incontournable des études consacrées à Adèle d'Affry, lequel a le mérite particulier de documenter toutes les strates de cette personnalité plurielle, femme du monde, intellectuelle, fille de Dieu autant qu'artiste.

Aurélia Maillard Despont

Enfants

à louer

Rébecca Crettaz
Francis Python

Orphelins et pauvres aux enchères



Société d'histoire du canton de Fribourg

TRISTE MISE

Rebecca Crettaz, Francis Python, *Enfants à louer. Orphelins et pauvres aux enchères*, ASHCF, Fribourg 2015, 176 p.

Cet ouvrage est le résultat d'une recherche initiée par la SHCF et soutenue par le Conseil d'Etat. Le projet se focalisait sur une pratique relativement répandue à Fribourg et en Suisse, mais très peu étudiée : la mise à l'envers ou puta misa des enfants assistés, que leur commune attribuait chaque année à la famille d'accueil exigeant le montant de pension le plus bas. Une telle parcimonie à l'égard du bien-être des enfants, scandaleuse à nos yeux, se devait d'être replacée dans son contexte pour saisir les logiques de son fonctionnement et de sa tardive disparition dans le canton.

Cette mise en contexte n'est pas le moindre mérite de cet ouvrage. L'étude de la mise à l'envers offre en effet l'occasion de proposer une synthèse de l'histoire de l'assistance dans le canton, entre les lois sur l'assistance de 1811 et de 1928, qui interdit enfin la mise à l'envers. Au-delà d'une simple chronique législative, les auteurs élargissent la focale, dévoilant en amont les débats qui précèdent les textes, et révélant en aval les décalages entre les intentions et les réalisations, à travers une analyse fouillée des pratiques d'assistance dans huit communes. Ce double éclairage permet de nuancer la vision schématique du « retard fribourgeois ».

Ainsi, le premier chapitre nous apprend que Fribourg n'a pas manqué d'acteurs compétents, bien informés des débats de leur temps, capables d'analyser le problème du paupérisme et les enjeux des politiques d'assistance. La Société économique de Fribourg, fondée dans la foulée des sociétés savantes de l'époque, ne produit pas moins de quatorze mémoires entre 1813 et 1817, dont la moitié sont consacrés à ces sujets. Ces textes inédits révèlent que des solutions pertinentes sont déjà proposées au début du XIX^e siècle, axées sur deux impératifs : répondre aux besoins les plus urgents en dotant le canton d'établissements destinés aux personnes nécessiteuses et incapables de travailler (hospices pour vieillards, infirmes, aliénés et malades, etc.) ; éviter à long terme la reproduction de la pauvreté en assurant une éducation et une formation profession-

nelle aux enfants assistés. « Ce serait un crime que de mettre l'éducation de l'enfance au rabais », écrit le Père Girard, l'un des membres les plus influents de cette société. Toutefois, de telles solutions impliquent deux conditions, jamais remplies durant plus d'un siècle, ainsi que le confirment les chapitres suivants.

La première condition consiste à assurer des sources de financement régulières aux communes en charge de l'assistance, ainsi qu'un investissement cantonal pour la mise en place des établissements prévus. Or, le déblocage de tels moyens se heurte à d'incessants obstacles. La loi de 1850, instaurée par le régime radical, autorise les communes à lever un impôt pour couvrir ces dépenses, elle instaure un droit à l'assistance pour certaines catégories, et envisage d'utiliser les biens des congrégations pour fonder les établissements prévus. Mais les radicaux ne bénéficient ni de la légitimité ni du temps nécessaire à la réalisation de ce programme. Avec le retour des conservateurs, le droit à l'assistance est supprimé et la construction d'établissements laissée à la charité privée (à l'exception de l'asile d'aliénés de Marsens). Et ce n'est que la loi de 1928 qui accorde des subventions cantonales pour les placements en institution.

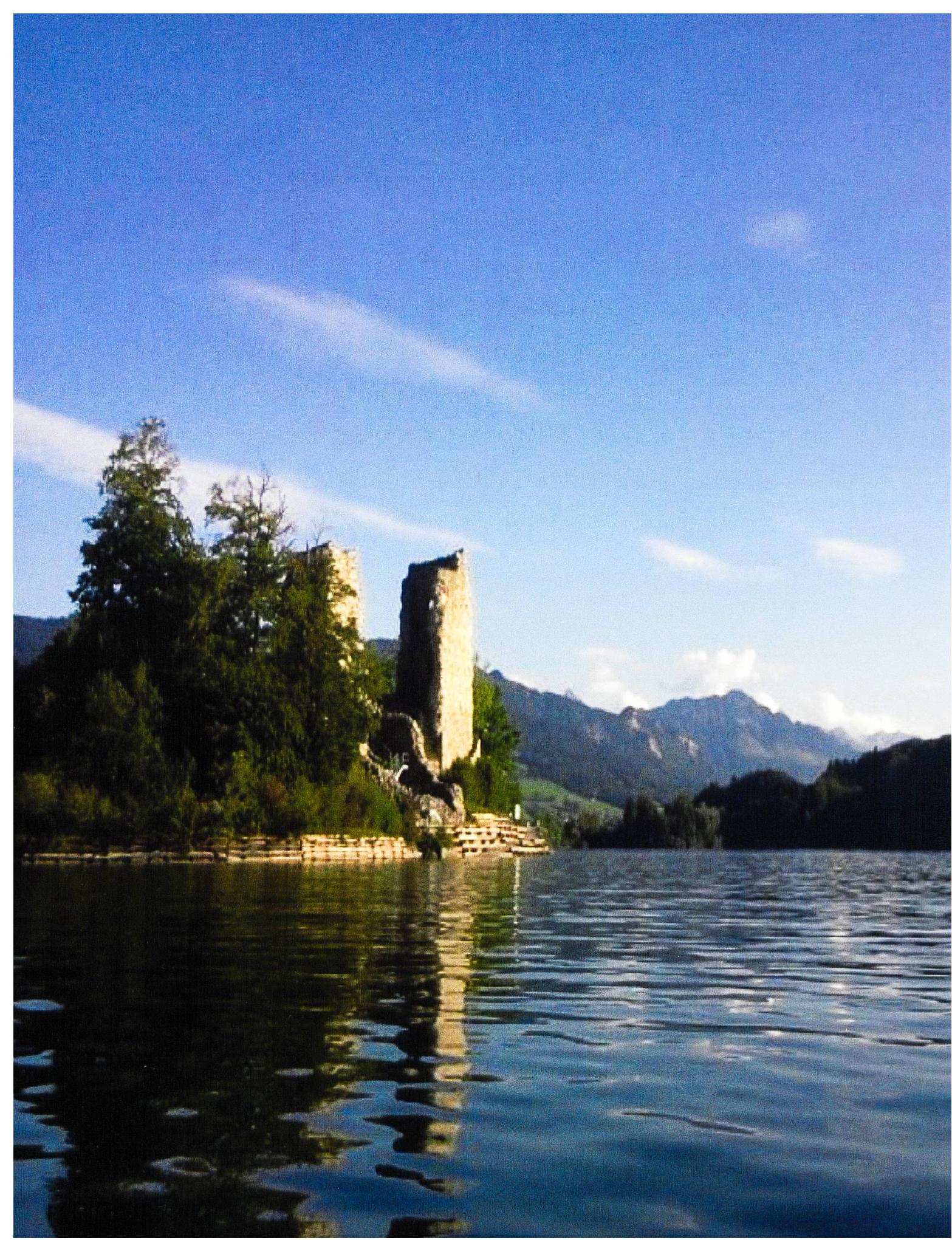
Deuxième condition, il s'agit d'instituer et d'appliquer des règles claires pour garantir l'éducation et la formation professionnelle des enfants assistés, seul remède au « paupérisme héréditaire ». C'est dans cette optique que la Société économique de Fribourg dénonce l'ancienne coutume de la « ronde des pauvres » : les communes les obligaient à passer de maison en maison pour être secourus le temps d'une journée, d'une semaine ou d'un mois. Une telle pratique est jugée non seulement humiliante, mais surtout anti-éducative : souvent séparés de leurs parents, les enfants ne faisaient l'objet d'aucun suivi chez leurs hôtes ponctuels. La solution du placement chez une famille paysanne apparaît alors intéressante, à condition que l'enfant soit traité correctement, qu'il suive régulièrement l'école et soit initié aux travaux de la campagne sans devenir pour autant une bête de somme. Or, la pratique de la mise à l'envers et les prix de pension diminués pour les enfants plus âgés (ainsi que l'indique la recherche minutieuse de Rebecca Crettaz), révèlent une tout autre logique : l'enfant est d'abord une force de travail bon marché. Si la loi radicale de 1850 interdit la mise à l'envers, celle de 1869 reste silencieuse sur le sujet. Mais, surtout, les règlements et conventions de placement repérés dans les archives communales prescrivant la scolarisation des enfants restent au niveau des bonnes intentions, puisqu'aucun contrôle sérieux n'est effectué dans le suivi des placements.

A la fin du XIX^e siècle, alors que plusieurs pays d'Europe et plusieurs cantons suisses instituent des lois de protection de l'enfance et envisagent le retrait légal des enfants aux parents jugés incapables d'investir dans leur éducation, le Grand Conseil fribourgeois discute d'une loi sur l'enfance moralement abandonnée, soit disant urgente... qui attendra encore trente ans !

L'ouvrage combine une synthèse sur plus d'un siècle, avec des éclairages ponctuels grâce aux archives communales, au plus près du vécu des acteurs. Il manque peut-être à ce tableau une mention de la loi sur les naissances illégitimes de 1874, qui supprime la recherche en paternité et fait augmenter considérablement le nombre d'enfants tombant à l'assistance. Les extraits des archives communales sont très révélateurs de ce souci d'économie au centime près, mais aussi des conditions de vie de l'époque, où les habits neufs sont rares et les souliers un bien précieux. Certains passages laissent ainsi percevoir en creux des réalités étonnantes qui auraient mérité une réflexion. Ainsi, lorsqu'une convention indique que le maître de pension devra « la nourrir à la table et convenablement avec lui », cela signifie-t-il que les enfants placés étaient nourris à part ? Ou alors, la mésaventure de ces deux enfants échappés de leur famille d'accueil, qui sont vite rattrapés et sévèrement punis par les autorités, sans qu'on les questionne sur la raison de leur fugue...

Ces remarques ponctuelles n'entament en rien l'intérêt de cet ouvrage, sur une thématique où bien des recherches restent à faire, ainsi que l'indique la conclusion de Francis Python. Les historien·ne·s ne manqueront pas de poursuivre les questions soulevées par ce livre, à commencer par les raisons qui ont permis à Fribourg de tourner la page de ce sombre chapitre.

Anne-Françoise Praz



OGOZ SOUS TOUTES LES COUTURES

Photographie:
© François Blanc 2014

Bernard Gasser, *Ogoz. De la cité à l'île*,
Autoédition – Association Île d'Ogoz, 2014, 66 p.

L'île d'Ogoz, emblème photogénique, carte postale romantique de la région, complément touristique des Moléson, crème double et autre cité comtale, méritait bien que quelqu'un y accoste. Pour en faire le tour bien sûr, mais sans pour autant négliger de porter son regard autour d'elle, loin à la ronde. Bernard Gasser s'est attelé à cette tâche. Ce professeur au CO, très actif dans la production de moyens d'enseignement en histoire, fait le point des connaissances sur le fameux îlot. Si le titre de son livre peut de prime abord donner à penser que le contenu en sera essentiellement l'histoire de la médiévale cité et de ses habitants, il n'en est rien. Bien sûr, il consacre une place méritée aux seigneurs de Pont : après tout, les ruines de leurs châteaux ne font-elles pas toute l'originalité des lieux ? Mais cet épisode n'est qu'un des nombreux aspects passés en revue dans cet ouvrage, divisé en quatre parties.

Le premier chapitre, «Ogoz avant Ogoz», traite de la préhistoire et de l'Antiquité. Il ne se limite pas à évoquer l'implantation humaine dans la zone, des tentes des chasseurs-cueilleurs aux *villae* romaines, mais remonte bien plus loin dans le temps, dépeignant le visage de la région, tour-à-tour recouverte de végétation tropicale, de glaces, et même – déjà ! – d'un vaste lac, à de fort lointaines époques ; il touche donc aussi à la géologie en détaillant comment s'est créé le relief que nous connaissons aujourd'hui. La deuxième partie, «Ogoz au temps des tours», dresse le portrait du site à son âge d'or, lorsqu'une petite ville s'y élevait, jusqu'à son abandon progressif dès le XV^e siècle ; elle se concentre sur les bâtiments encore existants, les deux tours bien sûr, mais aussi la chapelle Saint-Théodule. Au Moyen Age, notre île n'en était justement pas encore une : c'est ce que s'évertue à nous expliquer la troisième section, «Ogoz, naissance d'une île», dédiée à la construction du barrage de Rossens et, partant, à la création du lac. Les principaux protagonistes de cette épopée, ouvriers et naufragés, y occupent une place de choix. Le quatrième

chapitre, qui s'intitule «Une île à faire vivre», aborde de nouvelles disciplines encore, en décrivant la faune et la flore et en passant en revue les activités de loisir liées au nouveau plan d'eau, tout cela après avoir rendu hommage au travail de sauvegarde du site entrepris depuis 1996. C'est le présent, et le futur, de l'endroit.

Graphiquement, quatre couleurs – des verts et des bleus rappelant les différentes teintes prises par les eaux du lac – individuent chacune des divisions de l'ouvrage. Ce travail se distingue tout spécialement par une richissime iconographie : les innombrables cartes explicatives, plans, dessins, photos actuelles et autres reproductions de vues anciennes en constituent la colonne vertébrale. Les textes, courts, simples, précis, vont à l'essentiel et servent, pour la plupart, d'introduction et d'explication aux images. L'équilibre entre écrits et illustrations rend ce travail aussi accessible qu'agréable à compulsier, et le destine à un public très large : un investissement en temps de lecture pas trop long ne rebutera pas les plus jeunes, une présentation particulièrement soignée ravira les amateurs de beaux livres, une vision d'ensemble complète comblera les amateurs d'histoire locale. En prime, les anachroniques vignettes de Joël Meyer apportent une jolie touche humoristique ; pour l'exemple, et afin de ne pas priver le lecteur du plaisir de découvrir les autres par lui-même, ne mentionnons que ce promoteur d'un barrage au Lac Noir caricaturé avec des dents et une queue de castor, et ce poisson préhistorique blanc à tâches noires, affublé d'une tétine, façon Holstein.

Bernard Gasser prend soin de toujours contextualiser son sujet. Il procède par zooms, alternant prises d'altitude pour de meilleures vues générales et plongeons sur des points particuliers. Il place ainsi notre promontoire dans un vaste cadre : géographique lorsqu'il raconte comment les glaciers formèrent la vallée de la Sarine ou comment le lac accoucha de l'île, chronologique quand il énumère les principaux événements survenus dans la région, voire dans le monde à l'époque de la construction des deux tours. Idem pour l'histoire du barrage, qui débute naturellement par celle de l'arrivée de l'électricité dans le canton. A l'inverse, l'auteur sait aussi soigner le détail, par exemple en donnant un lexique démêlant la complexe toponymie locale, d'Ogoz à Pont en passant par Pont-en-Ogoz. Bref, il tourne autour de son sujet, dans le sens où il le cerne, l'encerle, pour qu'aucune information ne lui échappe.

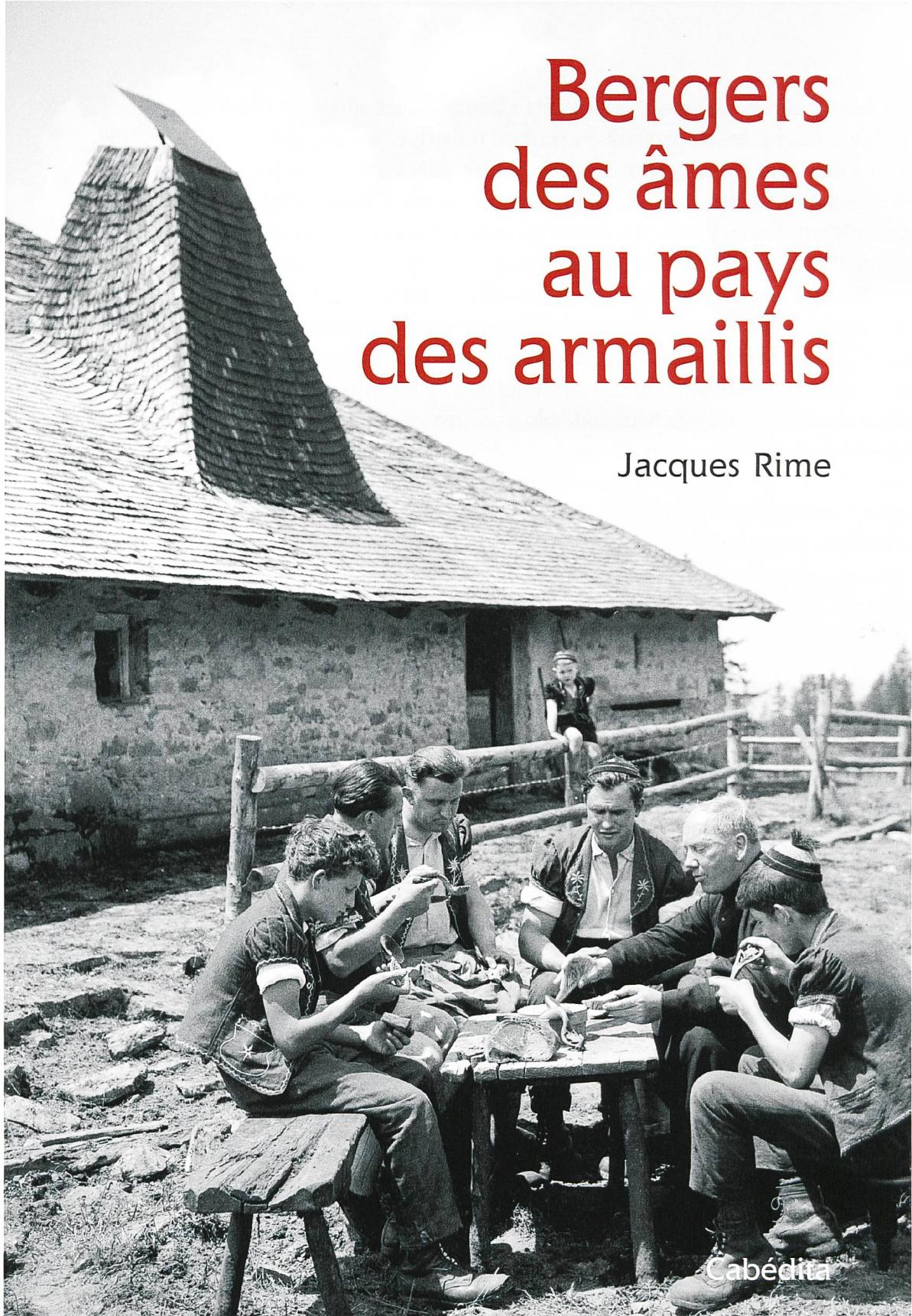
Histoire, art, architecture, géographie, géologie, biologie, technique et j'en passe : ce livre est une somme, plutôt qu'un ouvrage de recherche. Encore

qu'il nous offre aussi quelques inédits : dernières actualités de l'histoire d'Ogoz, interviews de personnes ayant vécu l'arrivée du lac, archives privées du comité d'opposition à la création du lac. Pour réunir toutes les données pertinentes pour son sujet, et pour donner à son œuvre tout son crédit scientifique, Bernard Gasser s'est assuré de nombreuses collaborations. Il a contacté des témoins directs, voire des acteurs d'événements relatés, notamment pour tout ce qui touche au sauvetage de l'île depuis les années 1990, menacée de disparition par diverses formes d'érosion. Et il a bénéficié du concours de spécialistes dans plusieurs domaines, notamment de collaborateurs de différents services cantonaux, du Musée d'histoire naturelle au Service archéologique, en passant par le Service de la nature et du paysage ou encore la Bibliothèque cantonale: la liste des remerciements occupe une pleine page. L'Association Île d'Ogoz, qui a édité l'ouvrage, ajoute ainsi une nouvelle pierre à son édifice, pierre qui à sa façon contribuera elle aussi à combattre l'érosion qui menace l'île.

François Blanc

Bergers des âmes au pays des armaillis

Jacques Rime



LA PASTORALE DES ALPAGES

Jacques Rime, *Bergers des âmes au pays des armaillis*, Bière 2014, 223 p.

Le titre sonne juste. Il s'agit bien des relations établies par le clergé catholique avec les montagnards du canton aux XIX^e–XX^e siècles. Mais l'ouvrage ratisse plus large et creuse plus profond en cherchant à cerner la religion populaire à partir d'une frange de la population vivant de ou sur la montagne à travers quelques révélateurs cultuels et culturels.

Jacques Rime livre là une partie d'une plus grande enquête menée avec finesse à partir d'un corpus bibliographique et archivistique diversifié qui supplée à des sources orales indigentes dans ce milieu des armaillis plutôt discrets. On peut appliquer à l'auteur une phrase de l'historien Michel Lagrée – un regretté spécialiste de la religion en Bretagne – recensant *Les cloches de la terre* d'Alain Corbin: «Pour écrire cela, il faut avoir des archives intérieures». Jacques Rime, en effet, paraît très bien informé par ses origines et ses contacts sur la vie réelle des montagnards de sa Gruyère, sans négliger leurs voisins de la Singine et de la Veveyse, dont il a visité les pâturages (et photographié les chalets) en collectant des données qu'un historien en chambre serait bien en peine de rassembler.

Cet historien, grand marcheur et homme d'Eglise, cherche en priorité à comprendre l'évolution de l'attitude du clergé face aux gens de la montagne. Mais au-delà des affirmations doctrinales et des postures pastorales, ce qu'il veut mettre en évidence, c'est la religiosité populaire qui ne se laisse souvent dévoiler que d'une manière indirecte. D'où une construction du livre qui use de détours à travers huit chapitres pour parvenir *in fine* à quelques conclusions prudentes qui relancent le débat sur la profondeur d'une christianisation souvent confondue avec une moralisation des populations.

Le plan de l'ouvrage se déploie par séries de chapitres. Les deux premiers abordent la question des légendes, de la magie et des maléfices qui hantent les Préalpes auxquels répondent les cultes des saints protecteurs. Traiter des croyances souvent peu orthodoxes des montagnards à partir des légendes recueillies par le Doyen Bridel ou Franz Kuenlin fait apparaître les dan-

gers, les peurs ou les défis accompagnant l'activité alpicole jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Un fonds culturel transmis de génération en génération, précieux pour comprendre des mentalités, même si tout n'est plus explicable et demeure mystérieux. Les dispositifs mis en place par l'Eglise pour les apprivoiser ou les christianiser présentent eux aussi une part d'étrangeté tout en évoluant au fil du temps. On discerne plusieurs sédiments dans les cultes répandus de saints protecteurs et l'on passe des exorcismes aux bénédicitions de troupeaux ou aux distributions de fleurs de foin bénit par les capucins, proches des teneurs de montagne et des arnailllis.

Les chapitres 3 et 4 poursuivent dans la même veine en interrogeant plus précisément les rapports entre les clercs et les bergers à propos de leurs fonds de croyance mais aussi de leurs pratiques, à la limite de ce qui est jugé superstitieux ou immoral. Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, les prêtres manifestent beaucoup de méfiance à l'égard d'une population qui vit durant l'été en marge des paroisses et de leur encadrement, et y contracte un fort sentiment d'indépendance, voire d'insoumission. On doute de leur foi et de leur moralité et l'on s'inquiète de l'éducation des enfants et des rapports moins surveillés entre les sexes. Cette distance jugée négative à l'endroit de l'institution ne peut guère être comblée mais, au tournant du siècle, la vision du clergé change imperceptiblement sous l'effet d'un autre horizon idéologique. Désormais, les bergers deviennent les gardiens ou les conservateurs d'une société traditionnelle et chrétienne que l'on veut protéger d'une modernité envahissante. Des élites bien-pensantes cherchent à maintenir ou à réinventer un folklore socialement et politiquement correct où l'homme de la montagne, épris d'authenticité et de patriotisme, devient central.

Cette perspective est particulièrement cultivée par un abbé Bovet et par des patoisants «en bure et en soutane» dont l'action et le rayonnement forment le cœur du chapitre 5, étayé par de nombreux travaux historiques récents. L'idéalisation des qualités de cette population montagnarde dépasse le calcul politique, idéologique ou pastoral pour fournir un socle identitaire préalpin à l'ensemble du canton, notamment à travers la culture chorale. En résonnance avec une défense nationale spirituelle qui se met en place dans la première moitié du XX^e siècle, le clergé va entretenir une relation plus positive envers cette population qui se manifesterait par un souci pastoral plus adapté et même institutionnalisé.

L'ouvrage prend une autre tournure dans les trois derniers chapitres, plus descriptifs et moins reliés à la problématique culturelle, qui cherchent surtout à énumérer les dispositifs pastoraux mis en place.

Le chapitre 6, curieusement intitulé «la fraternité», est centré sur les initiatives diverses que prennent des membres du clergé, de manière d'abord non concertée, pour assurer un meilleur encadrement pastoral. Cela va des visites et bénédicitions de chalets et de troupeaux à des messes en patois qui attestent d'une volonté de rejoindre cette population sur son lieu de travail, inspirée peut-être d'une stratégie d'action catholique spécialisée par milieux, en vogue dans le deuxième tiers du XX^e siècle. La nomination d'un aumônier des armaillis, en la personne d'Alphonse Menoud, parachève cette orientation qui est aussi revêtue d'un souci social à l'égard notamment des «bouébos» dont l'abbé se fera le protecteur. L'irruption sur les alpages, par ailleurs économiquement en crise, d'une nouvelle population après Mai 68 va brouiller cette relation bienveillante. Elle prend ici et là d'autres teintes, notamment avec la présence des «capucins rouges», dont le traitement historique est un peu trop anecdotique, bien qu'elle s'inscrive dans le mouvement de déconstruction de cette «défense nationale spirituelle».

Cette ligne d'analyse s'interrompt avec un essai d'inventaire temporel et spatial des chapelles et oratoires, qui constitue la matière du chapitre 7. Son mérite est indéniable mais se trouve peu relié à la problématique d'ensemble, même si l'on y distingue des stratégies pastorales au-delà des demandes locales et ponctuelles. On peut discerner toutefois plusieurs vagues d'implantations et de dévotions qui sont à mettre en rapport avec des développements liturgiques et mariologiques communs à d'autres régions, ce qui est relevé par exemple pour la Savoie ou la Suisse centrale. Le dernier chapitre pose des questions très actuelles en guise de conclusion sur les liens entre folklore et sens du sacré qui se maintiennent et se recomposent tout à la fois dans un mélange inextricable déjà constaté dans les deux siècles étudiés. Foi, tradition et folklore semblent s'épauler surtout dans l'imaginaire à l'heure où l'exploitation des Préalpes se modernise et diminue la distance d'avec les plaines.

L'ouvrage, bien charpenté, évite les répétitions et son écriture limpide use d'habiles transitions entre les thématiques qui rendent sa lecture agréable. Sans être alourdie par une chape initiale de concepts, l'étude soulève des questions pertinentes sur l'évolution de cette religiosité populaire à l'heure où l'institution ecclésiale cherche à établir de nouveaux rapports avec ce qui constituait des marges et qui semble devenir maintenant un fait majoritaire.

Francis Python



Portrait de groupe autour
de Mgr Marius Besson,
1942 (détail).
Archives de l'Evêché
de LGF (AEvF)

LE CLERGÉ ROMAND À L'ÉPREUVE DE LA SÉCULARISATION

Lorenzo Planzi, *La fabrique des prêtres. Recrutement, séminaire, identité du clergé catholique en Suisse romande (1945-1990)*, Fribourg 2015, 607 p.

Que d'évènements dans notre société entre 1945 (fin de la Seconde Guerre mondiale) et 1990 (fin du communisme d'Etat en Europe)! Oui, mais il ne faut pas oublier l'Eglise, et singulièrement l'Eglise catholique, elle aussi secouée par le grand vent de l'histoire. Même dans la petite et calme Romandie, cette Eglise a traversé des tempêtes et franchi des étapes durant ces décennies particulièrement significatives. Encore fallait-il étudier ces phénomènes de plus près, avec la rigueur scientifique de l'historien, l'écoute attentive de témoignages personnels et les compétences du théologien. C'est chose faite grâce à la thèse de Lorenzo Planzi qui nous permet de mieux comprendre ce qui s'est passé avec la perspective de dégager un sens dans les soubresauts des événements.

La thèse (trois volumes dans sa version manuscrite) s'est muée en riche publication de quelque 600 pages, ce qui indique déjà la somme de recherches variées, de réflexion et d'écriture impliquées par le projet. Il faut ajouter que, sous la direction du professeur Francis Python, toutes les exigences scientifiques ont été respectées dans la présentation des chapitres, l'exactitude des nombreuses notes et références, même si une table thématique et nominative eût encore facilité l'usage pratique de cette mine de renseignements. Mais je note avec satisfaction que les principaux personnages cités ont tous droit à une courte notice biographique en bas de page.

Si ample que se présente le résultat, l'auteur précise avec honnêteté que l'angle d'attaque et le champ de vision demeurent limités, à savoir le clergé, ce qui n'est qu'une partie, certes marquante, de la vie ecclésiale. Il est vrai que ce groupe particulier est sans doute plus exposé aux aléas de l'histoire et, par conséquent, plus repérable dans les statistiques et autres commentaires publics.

D'emblée, comme des évènements dominant le cours de ces années, le concile Vatican II (l'aggiornamento de Jean XXIII) et la crise sociétale et ecclésiale de 1968 (cf. l'encyclique *Humanae vitae*) sont souvent cités à juste titre, avec leurs impacts dans le regard et la pratique de la vocation presbytérale, de la formation des clercs et de la santé de la chrétienté.

Si les chiffres donnés sont très intéressants, il faut reconnaître la haute qualité des commentaires qu'ils suscitent comme témoignages d'une réflexion sérieuse, qui va ausculter les forces à l'œuvre dans l'histoire au-delà des apparences mathématiques. C'est ainsi que sont mis en exergue la sécularisation, la «matérialisation de la vie», l'affaissement de la famille traditionnelle et l'évolution des pôles d'influence dans la société chrétienne, notamment au sein de notre jeunesse, jusqu'à une certaine «déchristianisation».

Les lecteurs découvriront avec grand intérêt les données factuelles illustrées par des tableaux statistiques souvent documentés par une quête sérieuse dans les archives des diocèses romands, augmentés des indications provenant des l'Abbaye de St-Maurice et de la Prévôté du St-Bernard, sans oublier le Jura pastoral, avec des liaisons opportunes avec la situation en France et au Québec. Toutes les comparaisons entre les diverses époques étudiées vont dans le même sens: l'Eglise catholique avance rapidement vers un déclin dans notre société, dont l'évolution des candidats au sacerdoce et le nombre des ordinations fournissent une preuve patente. Par exemple: il y avait 920 prêtres au service des diocèses romands en 1970. Ils ne sont plus que 683 en 1990. Il y avait 107 séminaristes romands en 1965. Ils sont 43 en 1990.

A propos du prêtre, passer d'une vocation pour hommes supérieurs et sacrificiels à une mission pastorale bien plus humble – des éveilleurs et accompagnateurs plus humains – ne va pas de soi, même s'il faut reconnaître, avec l'auteur, que des tendances restauratrices, encouragées par les papes Jean-Paul II et Benoît XVI, semblent fleurir aujourd'hui. Ces papes ont certainement réactivé le modèle sacerdotal en luttant contre la funeste désacralisation des années 1960.

L'ambiance de crise en progression inéluctable n'occulte pas le témoignage d'intenses activités au sein de l'Eglise catholique en Suisse romande. Les autorités hiérarchiques s'expriment et réagissent, généralement par une critique plutôt acerbe de la modernité. Trouver un nouvel équilibre entre des traditions trop rigides et des adaptations trop hardies n'était pas simple. Les conseils mis en place par le concile Vatican II se sont exprimés

més, même si l'impression demeure que les paroles furent nombreuses mais les actes suivis d'effets plutôt rares. Incontestablement, le souffle inoculé par le concile Vatican II est retombé comme un soufflé dans beaucoup de domaines, à la manière d'une espérance assez décevante. L'objectif de rapprocher l'Eglise catholique du monde réel semble avoir échoué notamment parce que ce même monde a continué de s'éloigner de cette Eglise, malgré ses essais pour s'adapter à lui.

Il faut dès lors saluer les prêtres qui ont pris le risque de penser et d'agir un peu autrement (tels les groupes Echanges et dialogue entre 1968 et 1975) pour ne pas céder aux facilités de la passivité, de la résignation ou de l'indifférence. Les crises ont au moins cela de bon qu'elles invitent à se situer différemment face aux nouveaux défis, par exemple celui de la raréfaction des prêtres et de la montée du laïcat. Que ce soit pour les clercs ou les laïcs, il faut reconnaître que les évolutions, tant sociétales qu'ecclésiales, ont exigé des adaptations profondes et rapides, avec des répercussions sur la formation des uns et des autres, jusque dans les séminaires. On le voit bien dans ce travail.

Lucide et même humble, l'auteur est conscient que des pans entiers de la situation échappent à son analyse, par ailleurs fort perspicace et bien fondée. On peut signaler l'impact des décisions des Synodes 72, le rôle des religieuses et des religieux dans la vie de l'Eglise, le sort des prêtres ayant quitté le ministère (140 prêtres pour le seul diocèse de Fribourg entre 1968 et 1978), l'importance de l'Action catholique, le rôle du Centre romand des vocations, l'introduction du diaconat permanent, la montée des ministères féminins, l'apport des prêtres venus de l'étranger, l'influence des découvertes et des pratiques œcuméniques. De quoi provoquer une nouvelle étude!

Il demeure que cet ouvrage correspond largement à ses ambitions et à nos curiosités. Il faut le lire pour mieux savoir ce qui s'est passé chez nous dans l'Eglise catholique, pour mieux comprendre notre situation actuelle et peut-être pour s'engager avec une confiance renouvelée dans le rayonnement de l'évangile du Christ qui, il faut l'admettre avec humilité mais aussi reconnaissance, passe par la présence vive de notre Eglise au cœur de notre civilisation.

Claude Ducarroz

Eliane Waeber Imstepf **POPOV** Un courant d'air culturel

Eliane Waeber Imstepf

POPOV

Un courant d'air culturel

Société d'histoire du canton de Fribourg

POPOV ET SA «CONSCIENCE MÉTISSE»

Éliane Waeber Imstepf, *Popov, un courant d'air culturel*, ASHCF, hors série, Fribourg 2014, 160 p.

Avec *Popov, un courant d'air culturel*, Éliane Waeber Imstepf signe une passionnante biographie sociale (*Gesellschaftsbiographie*) en suivant la trajectoire de Jean Dousse (1901-2000) dit Popov, né à Moscou en 1901 sous le nom d'Ivan Augustovitch mais originaire de Charmey. Émigré politique, ce militaire, qui a fait ses classes à l'Académie impériale, s'installe à Fribourg au début des années 1930 et s'y forge une place de choix. En croisant les sources (orales, correspondances, écrits personnels), l'auteure explore l'ascension de Popov, qui, de son statut de «sale bolchévique» ou d'«exotique officier russe», passe par le Groupe Mouvement avant de s'installer au carrefour de la société fribourgeoise pour y devenir... un garant d'une certaine morale conservatrice! Il entre certes «par la petite porte» au Collège St-Michel où il enseigne une culture physique pour le moins martiale et y introduit plusieurs pratiques innovantes, comme le basket ou, plus encore, une certaine conscience du corps. Il renoue très tôt avec sa passion des ballets russes – il a été l'élève de Ludmila Alexeïva au Bolchoï – en créant un cours de gymnastique expressive destiné aux jeunes filles fribourgeoises dès 1934, cours qui préfigure les fameux Ballets Jean Dousse dont le succès sera acquis au milieu du siècle.

Notons également que cette étude, soigneusement mise en page, est agrémentée d'une riche iconographie et de trois encarts qui prolongent certains propos choisis («L'école du geste d'Alexeïva», «Pieds nus au bord du lac» et «En face d'Orion»).

Au cœur du livre, Éliane Waeber Imstepf éclaire de manière convaincante le transfert de références étrangères qui participent à la construction culturelle de notre canton. En effet, cette étude a pour originalité de s'inscrire tant dans une temporalité très locale où l'on voit se consolider la position institutionnelle et personnelle de Popov que dans un cadre bien plus large où l'artiste aux multiples facettes apparaît comme un traducteur-passeur des principaux courants internationaux du moment. En

se questionnant, à dessein, où Popov «allait chercher tout ça», l'auteure démontre avec attention les mécanismes de ces transferts. Jean Dousse est avant tout un compilateur. Homme polyglotte doué d'une solide culture, auteur d'une thèse consacrée à l'émotion, il construit sa pensée artistique en écumant les revues spécialisées et en exploitant sa bibliothèque. «Dans son appartement fribourgeois, Popov est à l'écoute des scènes du monde», il malaxe les informations et compare les tendances. Surtout, «en opérant des choix, il crée son style» comparable de fait à un «amalgame certes bizarre mais riche». Cet amalgame est intéressant à plus d'un titre, car il éclaire de la traduction qu'un «produit militaire russe», installé à Fribourg, a jugé bon d'opérer pour la population de son pays d'accueil. Il s'agit d'une synthèse culturelle éclatée, éclectique, qui comprend pêle-mêle des références russes (Oulanova, Pavlova, Nijinski ou Krsavina, parmi d'autres), américaines (Martha Graham, John Cage) et argentines avec la figure très présente de Victoria Ocampo (1890-1979). Jean Dousse «ne suit rien aveuglément» mais «débroussaille une époque riche en inventions et en contradictions afin de tracer sa voie à Fribourg». Sur ce dernier point, il est vrai que l'on aurait voulu savoir si ce «style Jean Dousse», cette synthèse personnelle tracée par Popov avait joui à son tour d'une réception nationale ou même internationale.

Lorsqu'on s'attarde sur le processus par lequel il fait passer ces théories d'experts et pour le moins jargonneuses, on constate combien Popov a cerné les contours de son public fribourgeois et on mesure ses exceptionnelles qualités pédagogiques. Car n'est pas passeur qui veut. Il sait s'oublier pour construire un discours vulgarisé et rassurant qui saura parfaitement être reçu par son public formé, le plus souvent, d'amateurs. Ainsi, dès les années 1940, cette audience, essentiellement rurale, «venait prendre un cours de danse expressive». Car Popov, en préambule de ses spectacles, prend l'habitude de décrire sa démarche et d'expliquer les contours de ses chorégraphies, notamment par de brefs intermèdes commentés.

L'étude de ces passeurs est décisive si l'on veut cerner tous les composants souvent dissimulés de notre histoire cantonale. Ce sont ces décanteurs qui, pour créer du particulier, ont décortiqué et métissé l'universel. On en trouve un exemple particulièrement frappant avec l'œuvre constituée par les écrivains engagés dans la première revue culturelle fribourgeoise, *L'Émulation*.

À l'écoute du monde et jouant sur plusieurs rives, le passeur possède la faculté de multiplier les points de vue et de dépasser la prétention à

l'unicité. D'ailleurs, à cet égard, Éliane Waeber Imstepf ne s'y trompe pas en invoquant le fait que Dousse a «[amené] la pulsation internationale à l'aula fribourgeoise» et «[ouvert] la scène locale au monde».

Certes, comme le signale Jean Steinauer dans sa pertinente préface, cet ouvrage «n'est pas un livre d'histoire ni une biographie, au sens précis et restrictif que peuvent avoir ces définitions». Pour autant, l'étude d'Éliane Waeber Imstepf n'en est pas moins essentielle, sinon paradigmique. En se décentrant d'une histoire nationale composée dès le XIX^e siècle par des historiens qui avaient pour dessein de circonscrire un roman dans un espace compartimenté, l'auteure prouve que l'histoire cantonale ne s'est pas élaborée en vase clos. Bien au contraire, elle propose une analyse portée par cette «conscience métisse» appelée par Serge Gruzinski, Daryush Shayegan ou l'anthropologue François Laplantine. Ce dernier, dans *Je, nous et les autres*, nous engage à réfléchir au défi extrêmement stimulant posé par notre époque, qui nous incite à penser le turbulent et les métissages pour s'extraire des certitudes identitaires.

Alexandre Fontaine

CHRISTIAN SCHMUTZ | DANIEL FASEL

SPIEGELBILDER

LEBENSGESCHICHTEN AUS FREIBURG



Paulus

PARCOURS DE SINGINOIS·E·S

Christian Schmutz et Daniel Fasel, *Spiegelbilder - Lebensgeschichten aus Freiburg*, Fribourg 2014, 192 p.

Le regard historique actuel ne peut désormais plus faire l'impasse sur l'histoire orale. Forts de ce constat, les journalistes Christian Schmutz et Daniel Fasel ont recueilli les récits de vie de quatre aînés singinois, dont trois nonagénaires. Même si chaque destin est singulier et fonction de l'origine, du caractère et du tempérament de l'un ou de l'autre, ces témoignages sont néanmoins emblématiques de la Singine et de la partie supérieure du district du Lac, une région rurale et marginale, aussi bien du point de vue linguistique, que confessionnel.

Les interlocuteurs n'ont pas été choisis au hasard. A la fois attachés à leur terroir et cosmopolites, conformistes et rebelles, les témoins (deux hommes et deux femmes) partagent le même regard désinvolte et positif sur leur passé.

Originaire de Wyssenbach, près de Saint-Antoine, ALFONS GAUDERON (* 1923) est représentatif des petits paysans de l'entre-deux-guerres. A l'époque, sa famille vivote, constamment menacée par la faillite qui, parce que les cautions se donnent entre membres de la même famille, a souvent un effet domino. Dans les années 1930, les banques fribourgeoises ne sont pas prêteuses envers les petits paysans. Les bernoises, en revanche, les soutiennent précisément dans l'achat d'exploitations mises aux enchères forcées. Les Gauderon rebondissent mais, face à de nombreuses bouches à nourrir, Alfons doit chercher un autre gagne-pain. Il travaille ainsi comme batteur saisonnier puis se fait remplacer par les machines. Non qualifié, il n'a d'autre choix, à 50 ans, que de travailler pour une entreprise de construction bernoise qui apprécie le sérieux des ouvriers singinois, dociles et corvéables à merci.

L'Eglise, et son milieu en général, lui apprennent à se méfier des socialistes. Bosser et se taire, c'est ainsi qu'on élève alors les enfants dans cette région économiquement sinistrée. Une devise qu'il fera sienne toute sa vie, même quand, l'âge venant, il osera un regard critique sur sa vie de dur labeur.

Pour BERTHE RIEDO (* 1916) de Planfayon, la Singine d'avant 1960 a des allures de tiers-monde. Avec un seul médecin pour 5000 habitants, mieux vaut posséder des connaissances de médecine traditionnelle pour survivre. C'est ainsi que le père tuberculeux se soigne avec des plantes et ne consulte son premier médecin qu'à l'âge de 80 ans. La fille de paysans de l'Oberland condamne aussi sévèrement la répression morale et l'hypocrisie de l'Eglise, qui ne fait qu'abreuver ses ouailles de «belles paroles». Alors qu'elle n'était qu'une jeune fille naïve et innocente, sa propre mère se fera violer, tombera enceinte et accouchera sur un alpage.

Après avoir travaillé comme domestique dans une famille de juges fribourgeois, Berthe commence auprès des sœurs d'Ingenbohl un noviciat à l'hôpital des Bourgeois à Fribourg. Elle l'interrompra bientôt par manque de conviction religieuse. Elle quitte alors les étroites frontières cantonales pour tenter d'abord sa chance à La Chaux-de-Fonds, puis à Genève, avant de partir, une fois la guerre terminée, pour l'Angleterre où elle sert de gouvernante durant quatre ans à la fille d'une riche famille londonienne. En 1950, ses compétences linguistiques lui permettent de décrocher un poste à responsabilité dans un hôtel zurichois.

C'est par solidarité familiale qu'elle rentre à Fribourg et à Planfayon dans les années 1960. Et commence à raconter son riche parcours de vie dans des nouvelles publiées dans le *Schweizerischer Beobachter*.

Fils du patron du fameux Bad Bonn, RAFAEL HENKEL (* 1947) y passe son enfance jusqu'à ce que l'établissement soit englouti après la construction du barrage de Schifffen. Ses cheveux roux le marginalisent mais c'est un enfant de chœur assidu qui recherche le réconfort de la religion et l'approbation de sa grand-mère adorée. Garde-génisses dans la Brecca en été, il y développe son affection pour les animaux. Il travaille ensuite quatre ans en haute mer comme soigneur pour des taureaux d'exportation. A 30 ans, il reprend les rênes du nouveau restaurant Bad Bonn, où il se plaît à jouer l'animateur, le chanteur ou le maître de cérémonie bilingue lors de mariages. Il distille également sa propre eau-de-vie en se jouant parfois de la légalité.

A la recherche de nouveaux défis, il se lance bientôt dans un projet privé d'aide au développement aux Philippines. Comme sa grand-mère, il exerce là-bas comme accoucheur et jouit très rapidement d'une excellente réputation parmi les habitants. Ces derniers se montrent également tolérants face à son coming out tardif. A un âge plus avancé, il fait la

navette entre son pays et sa terre d'adoption, soit un va-et-vient entre deux mondes: d'un côté, l'ordre (et parfois l'arrogance) et, de l'autre, la pauvreté mais une plus grande ouverture face à sa singularité.

HANNY GLAUSER-SCHICK (* 1924) représente la minorité protestante du Fribourg alémanique. Depuis les années 1830, les Bernois ne cessent d'y affluer. Originaire de l'Emmental, l'arrière grand-père achète une grande ferme à Grueneburg (Kleinbösingen). La population catholique de souche et les immigrés bernois protestants coexistent pacifiquement, car les contacts sont rares. Les mariages mixtes sont mal vus.

Aînée de sept enfants, Hanny se voit confier de lourdes responsabilités. Les enfants vont à l'école protestante de Cormondes. Comme il était coutume à l'époque de faire un séjour en Suisse romande, Hanny se rend à l'âge de 15 ans à Ponthaux où elle travaille pendant un an dans une fromagerie. Pendant la mobilisation, elle y accomplit des travaux physiques harassants. Elle se marie à 20 ans pour pouvoir reprendre le domaine de son mari.

La tradition voulait alors que les jeunes filles en âge de se marier trouvent leur futur époux lors de rencontres informelles mais néanmoins arrangées, comme les bals de village, suivis d'une visite nocturne dans la chambre de la bonne amie. La nuit précédant le bal, les jeunes hommes érigeaient un arbre de mai dans le jardin de leur bien-aimée.

Hanny Glauser élève elle-même sept enfants. Et doit, malgré d'excellents résultats scolaires, renoncer à son rêve de devenir enseignante. Mais, depuis l'âge de 40 ans, elle reporte cette vocation contrariée sur l'écriture d'un journal et consigne dans plus de 80 classeurs d'innombrables récits sur la vie et le monde. Une vivacité d'esprit qui fait d'Hanny la preuve vivante que l'on peut, quelles que soient les circonstances, s'extraire de sa condition.

Jean-Pierre Anderegg

(Traduction de l'allemand par Christel Goumaz)

LA NÉBULEUSE VERTE DANS LE CANTON DE FRIBOURG

Émergence,
développement
et politisation
1970 - 1986

SYLVAIN GRANDJEAN

ASTP

aux sources du temps présent

ET FRIBOURG SE MIT AU VERT

«Les idées vertes sont partout, mais elles étaient tout à fait marginales il n'y a pas si longtemps de cela. Je me suis alors demandé depuis quand pense-t-on écolo dans le canton de Fribourg.» Voilà résumé en deux phrases le questionnement initial de Sylvain Grandjean qui vient de consacrer son travail de mémoire à l'émergence de la mouvance écologiste dans notre canton. Dix-neuvième travail à être publié dans la collection *Aux sources du temps présent* du domaine Histoire contemporaine de l'Université de Fribourg, cette recherche a permis à l'historien de 26 ans de suivre à la trace, entre 1970 et 1986, les organisations et personnages, parfois hauts en couleur, qui ont défriché le terrain. *La nébuleuse verte dans le canton de Fribourg* est disponible en librairie depuis le début du mois de mars 2015.

Alors depuis quand pense-t-on écolo dans le canton de Fribourg?

Comme dans le reste de la Suisse, c'est dans les années 1970 qu'on voit des idées vertes être publiquement défendues. Les décharges sauvages, le bétonnage du canton, la pollution de l'air et de l'eau commencent à inquiéter la population et sont les premiers objets d'engagement de quelques personnages et organisations.

Ces quelques personnages ont joué un rôle clé...

En Gruyère, Léon Mornod, hydrogéologue aux idées de gauche, se bat en premier lieu pour les eaux. Mais il va également s'engager dans d'autres luttes et même créer son propre mouvement politique en 1975: le Mouvement populaire socioécologique. Cet homme à la forte personnalité a agi le plus souvent seul et n'a eu que peu d'influence, mais il reste néanmoins un pionnier. Et du côté de Pro Fribourg (PF), c'est Gérard Bourgarel qui tient un rôle similaire. Son intérêt pour l'écologisme va pousser son mouvement à élargir son champ d'action et ne plus rester uniquement centré sur la défense de la vieille ville de Fribourg et de l'environnement urbain.

Les idées vertes progressent lentement dans le canton. Quelles sont les particularités de la réalité fribourgeoise?

Entre la force des partis, le quorum exigé pour accéder au Grand Conseil et une mentalité conservatrice bien ancrée, le terreau n'était a priori guère favorable. De plus, se déclarer écolo en terre agricole, c'était, comme l'a dit un homme engagé, du suicide. Pour un Léon Mornod, défendre ce genre d'idées en Gruyère, c'était courageux! Mais en terre de tradition conservatrice, on s'est rendu compte qu'il était possible de penser vert sans être un soixante-huitard, à l'instar de l'UDC, qui a toujours revendiqué son côté proche de la terre. Même si, au final, les partis écologistes ont dès le départ eu un électorat avant tout citadin.

Alors pionnier ou à la traîne, le canton de Fribourg?

Ni l'un ni l'autre. Par rapport aux autres cantons romands, Fribourg suit un parcours relativement similaire à ceux du Jura et du Valais. Mais le contexte fribourgeois reste particulier. La progression des idées et partis verts s'inscrit dans un contexte où le canton est en mutation: l'expansion économique a fait baisser l'importance du secteur primaire; les mentalités changent et les autorités politiques également, avec la naissance d'un véritable pluralisme politique – l'hégémonie du PDC prend fin. Dans les années 1970, il y a la place pour permettre l'émergence des différents courants écologistes et leur apparition sur la scène politique dans les années 1980.

A l'instar de la réalité des Verts aujourd'hui avec l'entrée en scène des Verts libéraux, l'entente entre les deux partis émergents a été difficile à Fribourg. Un petit détour par le rayon fruits et légumes peut s'avérer éclairant...

En effet, dans la plupart des cantons, les différents courants des Verts n'ont souvent pas réussi, dans un premier temps, à unir leurs forces sur la scène politique. On retrouve, dans la littérature, les Verts pastèques, ancrés à gauche – verts à l'extérieur, mais rouges à l'intérieur – et les Verts concombres, plus centristes – verts aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur. La situation à Fribourg est similaire au milieu des années 1980. Les alternatifs d'Ecologie et Solidarité (E+S) et les modérés du Parti écologiste fribourgeois (PEF) entretiennent des relations peu harmonieuses. On peut même parler d'antagonismes profonds lorsque l'on traite du passé politique des leaders des formations. A la tête des verts modérés, Jean-François Mayer a été actif dans des milieux étudiants de droite et d'extrême droite. Alors

que du côté d'Écologie et Solidarité, son leader et un quart de ses membres sont membres du PSO. Autant dire qu'un fossé sépare les deux formations, qui fusionnent en 1990, en vue des élections communales de 1991. Elles deviennent ainsi les VertEs, ancêtres des verts fribourgeois.

Percevoir les leviers d'un changement sociétal n'a rien d'une sinécure; comment avez-vous démarré votre recherche?

Je me suis d'abord penché sur la presse en essayant de déterminer la façon dont était traité le même type de catastrophe écologique – en l'occurrence les marées noires – tous les dix ans dans *La Liberté*. J'ai pu constater qu'à la fin des années 1960, on considérait d'abord les marées noires comme des désastres économiques. Tandis que, une dizaine d'années plus tard, on s'inquiétait en premier lieu des dégâts causés à la faune. Mais, outre à démontrer que le journaliste traitant ces faits d'actualité avait une conscience écologique plus développée à la fin des années 1970, cette approche ne m'avancait pas à grand-chose – si ce n'est que j'ai pu découvrir à quel point était précieuse la recherche par mot-clé dans les moteurs de recherche des grands quotidiens romands!

D'où l'idée de se tourner vers les associations?

C'est cela, mais encore fallait-il déterminer quelles étaient les associations qui avaient joué un rôle suffisamment important. Car beaucoup d'associations ont défendu, à un moment ou un autre, un point de vue écologiste. Du coup, pour faire ce choix, je me suis appuyé sur l'importance de la couverture médiatique dont a joui chacune des associations lorsque de grands débats écologiques ont été soulevés dans le canton. Mais mis à part la construction de l'autoroute RN1, qui a provoqué de puissants remous à la fin des années 1980, il n'y a guère eu de débats d'envergure. Il y a parfois des pics dans l'actualité, notamment lorsque la question nucléaire resurgit. En bref, c'était un peu la bouteille à encre pour moi.

J'ai alors mené des entretiens très fructueux, qui m'ont permis d'avoir une meilleure connaissance des différents protagonistes, de leur rôle, de leur importance. Christa Mutter m'a donné une liste complète des personnes engagées. Jacques Eschmann m'a aidé à sélectionner les associations principales. Ma recherche a alors pu véritablement s'engager.

Etudier le passé du monde associatif revient à partir en quête d'archives souvent lacunaires, voire mal ou pas classées. Etait-ce le cas pour votre recherche?

Ce fut en effet l'une des difficultés de mon travail. Si les partis politiques, Ecologie et Solidarité et le Parti Ecologiste Fribourgeois, ont des archives classées et relativement complètes, certaines organisations, comme le WWF, ont des archives lacunaires. Celles de Léon Mornod sont inexistantes. Du côté de Pro-Fribourg, je me suis retrouvé face à des dizaines de cartons banane remplis de documents dont la logique de tri n'a pas encore pu être véritablement établie. J'ai donc dû m'appuyer sur les archives des médias pour connaître les activités de certaines de ces organisations.

Quelles pistes recommanderiez-vous pour poursuivre la recherche?

La période qui suit directement celle sur laquelle je me suis penché me paraît riche en possibles enseignements. Comprendre comment les deux formations politiques sont parvenues à fusionner en juin 1990, en vue des élections communales de 1991, et comment elles ont géré leurs antagonismes pourrait être la prochaine démarche à entreprendre. Pour ce faire, je pense que les archives de Jacques Eschmann, ainsi que celles de Gérard Bourgarel, seraient essentielles. Par ailleurs, il pourrait être intéressant de se focaliser sur d'autres acteurs de la «nébuleuse» verte comme le Heimatschutz, actif sur la durée, ou la Fédération Fribourgeoise pour la Protection de l'Environnement, active sur une plus courte période.

Propos recueillis par
Jean-Marie Pellaux

